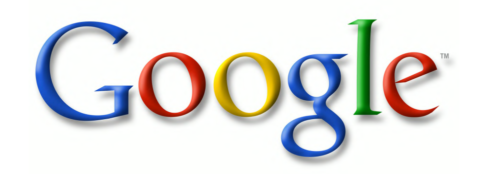
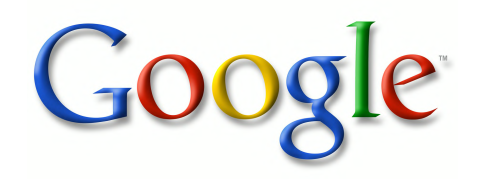
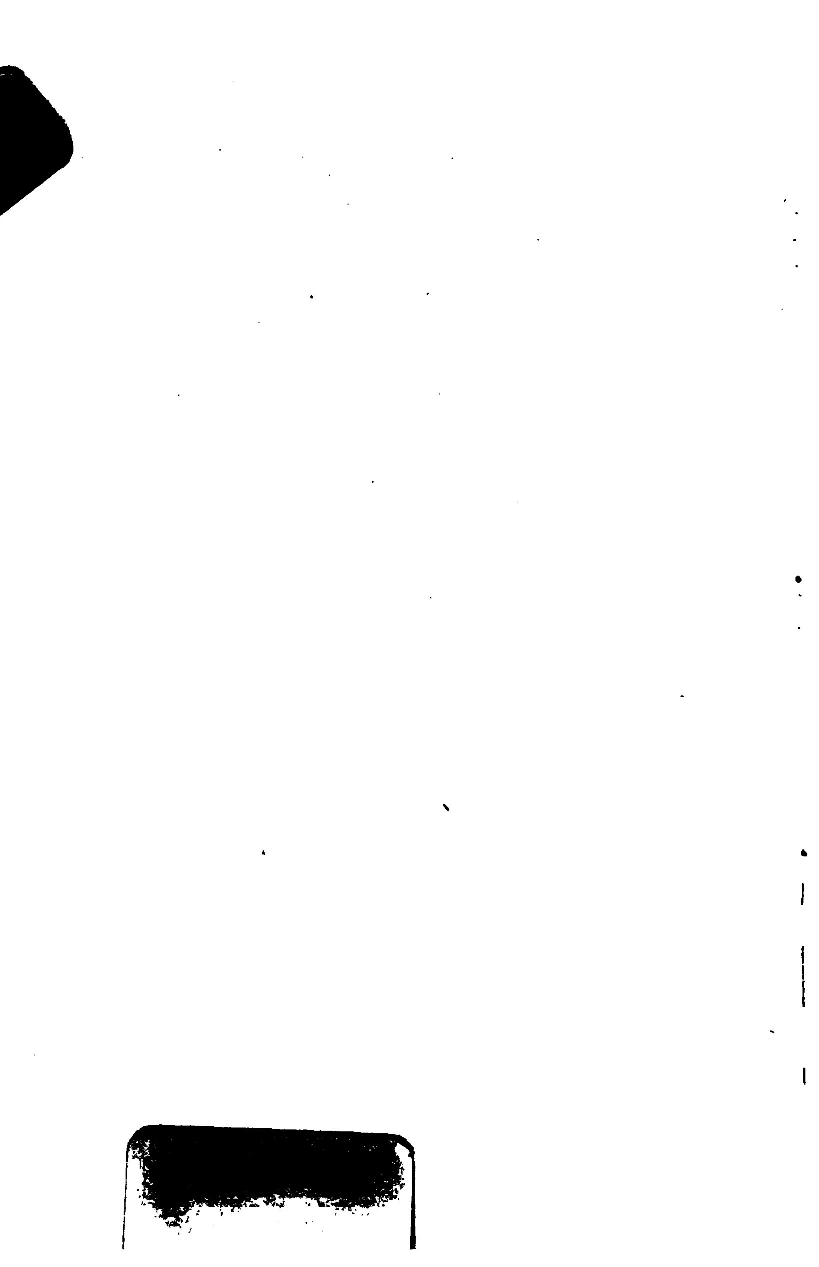

Google


Google



HISTOIRE
DE LA GUERRE
DU PÉLOPONÈSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DU PÉLOPONÈSE

DE THUCYDIDE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR E.-A. BÉTANT

DIRECTEUR DU GYMNASE DE GENÈVE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

A LA MÉMOIRE

DE J. CAPODISTRIAS

PRÉSIDENT DE LA GRÈCE

RELIGIEUX HOMMAGE

DE SON ANCIEN SECRÉTAIRE

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Les seuls renseignements certains que nous possédions sur la personne de Thucydide se tirent de quelques passages de son livre. Les autres données qui se rencontrent çà et là, notamment dans les deux biographies, dont l'une est attribuée à Marcellinus et l'autre est anonyme, sont d'une date trop récente pour avoir beaucoup d'autorité. Aussi, sans entrer dans des détails d'un intérêt secondaire, nous bornerons-nous à rapporter les circonstances les plus essentielles de la vie de Thucydide, celles qui ont eu quelque influence sur sa carrière d'historien.

Thucydide s'est nommé en plusieurs endroits de son ouvrage, comme s'il eût craint que le titre ne se perdît. En tête du livre, il prend la qualité de citoyen d'Athènes; une seule fois (Liv. IV, chap. CIV), il ajoute à son nom celui de son père Oloros; c'est lorsqu'il se cite lui-même en qualité de fonctionnaire public.

Tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à représenter Thucydide comme appartenant par sa naissance à la famille de Miltiade et de Cimon. Le nom même de son père Oloros semble avoir été emprunté à cet ancien roi de Thrace dont Miltiade devint le gendre dans le temps où il gouvernait la Chersonèse pour le compte des Athéniens. Mais à quel degré Thucydide était-il parent du vainqueur de Marathon, c'est ce que aucun auteur n'a eu le soin de nous apprendre.

Selon Marcellinus et le biographe anonyme, Thucydide épousa une femme de Scapté-Hylé, nommée Hégésipyle, comme la mère de Cimon. Il dut à cette alliance les fameuses mines d'or qu'il possédait en Thrace, et dont il fait mention au Livre IV, chap. CV. Thucydide il est vrai, ne parle que de l'exploitation et non de la propriété de ces mines; or, comme depuis la conquête de l'île de Thasos, les Athéniens s'étaient rendus maîtres des mines du mont Pangée, on peut

aussi bien croire que Thucydide n'en était que le fermier. Au surplus ce détail a peu d'importance; ce qui n'est pas douteux, c'est que notre auteur possédait une fortune considérable, qui lui assurait à la fois l'indépendance nécessaire à l'exécution d'un immense travail et les moyens de se livrer à la plus vaste enquête, en recueillant à grands frais les matériaux dont il avait besoin.

Pour ce qui est de son âge, la seule chose que Thucydide nous apprenne est qu'il assista à toute la durée de la guerre du Péloponèse, en pleine possession de toutes ses facultés (Liv. V, chap. XXVI). Selon Marcellinus, il avait plus de cinquante ans lorsqu'il mourut; or, comme cette mort est certainement postérieure à la prise d'Athènes, il faudrait admettre qu'au début des hostilités il avait à peine vingt-quatre ans, ce qui ne s'allie guère avec l'expérience politique et la sûreté de coup d'œil qu'il s'attribue dès les premières lignes de son histoire.

Aulu-Gelle (XV, XXIII) nous fournit une indication plus précise et beaucoup plus probable. Il l'emprunte à Pamphila, dame romaine qui vivait du temps de Néron, et qui avait recueilli un grand nombre de documents chronologiques. « Les historiens Hellanicos, Hérodote et Thucydide, disait-elle, fleurirent à peu près à la même époque; en effet, au commencement de la guerre du Péloponèse, Hellanicos pouvait avoir soixante-cinq ans, Hérodote cinquante-trois et Thucydide quarante. » La naissance de ce dernier serait donc reportée à l'an 471 av. J. C., date qui s'accorde bien mieux que la précédente avec les passages ci-dessus indiqués.

Nous savons peu de chose sur la jeunesse de Thucydide. Tout le monde connaît la gracieuse anecdote qui nous le montre assistant avec son père à une lecture publique faite par Hérodote, et révélant sa future vocation par des larmes d'enthousiasme et d'envie. Ce trait de l'enfance de Thucydide a été mis en doute. On objecte en premier lieu qu'il ne s'appuie que sur des témoignages très-modernes, les seuls auteurs qui le rapportent étant Marcellinus, Suidas et Photius; en second lieu, qu'il implique un anachronisme. S'il est vrai qu'Hérodote ait lu des fragments de son histoire à Olympie ou à Athènes, ce fait doit être nécessairement antérieur à l'an 444, où il quitta la Grèce pour aller s'établir à Thurii; nous avons d'ailleurs le témoignage formel de la chronique d'Eusèbe, qui fixe cette lecture à l'an 446 av. J. C. Or, à cette époque, Thucydide n'était plus un enfant; il avait au moins vingt-cinq ans, d'après la date que Pamphila assigne à sa naissance. Enfin cette anecdote serait fort peu en harmonie avec le caractère historique des deux écrivains. Loin d'être un admirateur d'Hérodote, Thucydide ne le nomme pas même; il critique ouvertement sa méthode, et ne perd aucune occasion de relever ses erreurs. A la vérité, cette dernière objection n'est pas sans réplique; une admiration juvénile excitée par une première audition pouvant très-bien se concilier avec un jugement plus sévère dicté plus tard par la réflexion et la maturité.

On a également contesté une autre assertion de Marcellinus, d'après

laquelle Thucydide aurait étudié la philosophie sous Anaxagoras et l'éloquence sous Antiphon. En soi, le fait n'a rien d'improbable. Ces deux hommes éminents furent les contemporains et les aînés de Thucydide, et ils eurent trop d'ascendant sur la jeunesse athénienne pour qu'un esprit aussi investigateur que le sien ait pu ignorer leurs doctrines ou échapper à leur action; d'un autre côté l'opinion qui place Thucydide à leur école peut très-bien s'être formée après coup, et n'être qu'une simple induction tirée de la lecture de son histoire. Thucydide ne cite nulle part Anaxagoras; mais, dans ses explications des phénomènes de la nature, il manifeste une telle indépendance de jugement, un si grand éloignement des préjugés populaires, qu'on est porté à voir en lui un disciple du philosophe spiritualiste, dont la pensée s'éleva avec tant de hardiesse au-dessus des vieilles superstitions. Pour ce qui est d'Antiphon, il n'est pas impossible qu'on l'ait donné pour maître à Thucydide uniquement à cause du magnifique éloge que celui-ci fait de cet orateur. Tout bien considéré, nous sommes donc réduits aux conjectures sur la manière dont Thucydide passa les meilleures années de sa jeunesse; mais ce qui est hors de contestation, c'est que ces années coïncidèrent avec l'époque la plus brillante de l'histoire d'Athènes. Alors sous la conduite de Cimon, cette ville établissait au dehors son empire; puis sous l'administration royale de Périclès, elle acquérait ce merveilleux développement intérieur qui lui a valu l'admiration des siècles. Assurément, on ne saurait imaginer un milieu plus favorable à l'éclosion d'un grand génie.

Il est naturel de se demander quel était, d'entre les partis qui divisaient Athènes, celui que Thucydide préférait. Sa naissance et sa fortune font assez naturellement supposer qu'il inclinait vers l'aristocratie; cela est d'autant plus probable qu'il avait personnellement à se plaindre d'une démocratie sans frein. Cependant malgré les torts de ses concitoyens envers lui, il ne laisse percer aucune amertume individuelle. S'il jette du blâme sur les partis, c'est seulement par crainte des dangers qu'ils font courir à la République. Pour lui, toujours dévoué à la patrie, il ne cesse pas de l'aimer et de la défendre, quelle que soit la forme de son gouvernement. Ce n'est pas à dire qu'il soit indifférent à toute espèce de pacte politique; dans un passage significatif (Liv. VIII, chap. XCVII), il énonce clairement son opinion à cet égard. Athènes venait d'échapper à une crise réactionnaire, et s'était donné un régime sagement pondéré. Thucydide ne dissimule pas sa sympathie pour cette constitution équilibrée, qui tenait la balance égale entre les divers éléments de l'État : « C'était, dit-il, un heureux mélange d'aristocratie et de démocratie; jamais de mon vivant les Athéniens ne furent mieux gouvernés. »

Du reste ce n'est pas dans Thucydide qu'il faut chercher l'exposition complète d'un système politique. Il évite avec soin tout ce qui ressemble au dogmatisme, aux formules générales et sentencieuses, à ce que nous appellerions des professions de foi; il veut que du simple énoncé des faits naisse la déduction des théories; en un mot, il

aspire à instruire sans avoir l'air d'enseigner. Il n'est guère plus explicite sur les circonstances de sa vie active. S'il parle de lui, c'est lorsqu'il ne peut s'en dispenser ou qu'il y voit un moyen d'inspirer plus de confiance à ses lecteurs. Ainsi (Liv. II, chap. XLVIII), à l'occasion de la peste qui sévit à Athènes dans la deuxième année de la guerre, il nous apprend qu'il fut atteint lui-même, qu'il vit souffrir d'autres personnes, et put ainsi étudier de près la marche du fléau.

Dans la huitième année de la guerre (424 av. J. C.), Thucydide fut nommé l'un des dix généraux d'Athènes et envoyé sur le littoral de la Thrace avec une escadre de sept vaisseaux. Il se trouvait dans le port de Thasos, lorsque Amphipolis, colonie athénienne, fut attaquée à l'improviste par le Spartiate Brasidas. Thucydide, mandé par son collègue Euclès, accourut avec toute la célérité possible; mais il ne put prévenir la reddition de la place et se contenta de conserver aux Athéniens la ville maritime d'Éïon (Liv. IV, chap. CIV-CVII).

Ce contre-temps eut pour lui les suites les plus graves. Irrités de la perte d'Amphipolis, les Athéniens condamnèrent Thucydide comme coupable de trahison. D'après la loi, ce crime était puni de mort; toutefois, Thucydide ne parle que d'un exil de vingt années (Liv. V, ch. XXVI) et, suivant Pausanias, la sentence qui le frappait fut révoquée après cet intervalle sur la proposition de l'orateur Œnobios (Pausan., I, XXIII).

Ici se rencontre une difficulté historique. Suivant les propres indications de Thucydide, la fin de son exil fut postérieure à la prise d'Athènes par Lysandre (Liv. V, chap. XXVI); or on sait qu'un des premiers actes du vainqueur à cette époque fut le rappel des exilés (Xénophon, *Helléniques*, II, II, 23). Comment donc se fait-il que Thucydide n'ait pas été compris dans cette mesure générale, et que les portes de sa patrie ne lui aient été rouvertes que par un décret particulier? Pour résoudre ce problème, il faudrait supposer que Thucydide accusé de trahison, fut condamné à mort conformément à la loi athénienne; mais que, prévoyant ce dénoûment, il se garda de revenir à Athènes après son échec d'Amphipolis et convertit lui-même la sentence capitale en bannissement perpétuel. Dès lors il n'était pas dans la catégorie des simples exilés, et se trouvait par conséquent exclu de la proclamation de Lysandre.

Quelle que soit, à cet égard, l'opinion qu'on préfère, il est constant que Thucydide passa vingt années loin de son pays natal. Cependant, pour lui comme pour tant d'autres illustres victimes des vicissitudes politiques, l'exil servit la cause de la postérité, en faisant tourner à l'éternel honneur de l'intelligence humaine les admirables facultés qu'il eût peut-être dépensées dans les luttes du moment.

Lors même que ses biographes ne l'affirmeraient pas d'une manière positive, on présumerait sans peine que Thucydide passa la majeure partie de son exil dans son domaine de Scapté-Hylé, où il trouvait le calme indispensable à l'exécution du grand ouvrage qu'il avait conçu. Peut-être cet éloignement prolongé du centre des événements contribua-t-il à augmenter en lui cette sérénité impartiale avec laquelle il

les a jugés. Dans cette retraite opulente, il recueillait les documents alors si difficiles à se procurer; il interrogeait les témoins oculaires, et se livrait à ce travail opiniâtre de rédaction dont, plus qu'aucun autre, son livre porte les traces. Longtemps après la mort de Thucydide, la tradition populaire montrait, dans les environs de Scapté-Hylé, un platane vénérable, à l'ombre duquel il aimait à composer.

Thucydide nous apprend qu'il consacra une partie de ses loisirs à visiter les principaux endroits du théâtre de la guerre, et que son caractère de proscrit lui ouvrit les pays de l'alliance péloponésienne. Au défaut de son témoignage, nous en aurions une preuve suffisante dans l'exactitude minutieuse de ses descriptions de lieux. Qui pourrait s'imaginer, par exemple, que la topographie de la Sicile, surtout des environs de Syracuse, ne soit pas de première main? Cette observation n'est pas nouvelle; déjà l'historien Timée s'en autorisait pour soutenir que Thucydide avait habité l'Italie, et même qu'il y avait fini ses jours.

Il régnait chez les anciens une grande obscurité sur le lieu et sur l'époque de la mort de Thucydide. On croyait généralement qu'il avait été victime d'un assassinat; mais les uns, comme Marcellinus plaçaient cet événement à Athènes; d'autres, comme Plutarque, à Scapté-Hylé en Thrace; enfin selon Pausanias, il aurait péri pendant son retour de l'exil. En présence de ces versions contradictoires, si l'on ne veut se jeter dans les hypothèses, il faut renoncer à démêler la vérité. La seule chose avérée, c'est que Thucydide fut enterré dans le sépulcre de la famille de Cimon, qui était la sienne. Plutarque et Pausanias affirment que son tombeau se voyait encore de leur temps, sur le chemin d'Athènes au Pirée, avec l'inscription : *Ci-gît Thucydide, fils d'Oloros, du dême d'Halimuse.*

Cette mort inopinée explique fort naturellement l'état d'imperfection relative où le dernier livre de son histoire nous est parvenu. Il s'arrête brusquement à la vingt et unième année de la guerre, quoique l'auteur eût annoncé (Liv. V, chap. XXVI) qu'il conduirait son récit jusqu'au moment où les Lacédémoniens renversèrent la domination d'Athènes en s'emparant du Pirée et des longs murs. Apparemment Thucydide avait l'intention d'ajouter un neuvième livre à ceux qui nous restent, et de compléter ainsi le nombre consacré par les Muses d'Hérodote. Il en avait sans doute rassemblé les matériaux; aussi a-t-il pu parler de son histoire comme d'un tout entièrement achevé, bien que la perfection même qu'il désirait donner à son ouvrage ne lui ait pas laissé le temps d'y mettre la dernière main.

Il n'entre pas dans le cadre étroit que je me suis tracé d'apprécier littérairement l'histoire de Thucydide, d'analyser la méthode qu'il a suivie et de montrer avec quelles dispositions d'esprit il demande à être lu. Plusieurs écrivains français ont fait cette étude d'une manière à peu près complète; qu'il me suffise d'en indiquer les principaux.

M. *Daunou*, a consacré à Thucydide le dixième volume de son cours

d'études historiques, ainsi qu'un article inséré dans la biographie de Michaud. MM. *Didot*, *Zévort* et *Rilliet* ont placé d'intéressantes notices en tête de leurs traductions. M. *Pierron* a traité sommairement le même sujet dans son histoire de la littérature grecque. Enfin M. *Girard* a publié sur Thucydide un essai remarquable récemment couronné par l'Institut.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DU PÉLOPONÈSE.

LIVRE I.

Introduction. L'auteur passe en revue les temps primitifs de la Grèce, afin de prouver que la guerre du Péloponèse a surpassé en importance toutes les guerres qui avaient précédé, chap. I-XIX. But qu'il s'est proposé dans la rédaction de son ouvrage; méthode et moyens qu'il a employés pour y parvenir, chap. XX-XXIII. — *Épidamne et Potidée*. Événements qui provoquèrent la guerre du Péloponèse. Affaire d'Épidamne; guerre entre Corcyre et Corinthe; premier combat naval, chap. XXIV-XXXI. Les Corcyréens obtiennent l'alliance d'Athènes. Discours des Corcyréens et des Corinthiens, chap. XXXII-XLIII. Second combat naval entre les Corcyréens et les Corinthiens; fin de la guerre de Corcyre, chap. XLIV-LV. Défection de Potidée; combat livré sous les murs de cette ville et siége commencé par les Athéniens, chap. LVI-LXVI. Les Lacédémoniens, dans leur assemblée ordinaire, déclarent que le traité avec Athènes est rompu. Discours des Corinthiens, des Athéniens, d'Archidamos et de Sthénélaïdas, chap. LXVII-LXXXVII. — *Les cinquante ans*. Digression sur la période écoulée entre les guerres médiques et celle du Péloponèse. Progrès de la puissance des Athéniens; origine et conditions de leur empire, chap. LXXXVIII-CXVIII. — *Préparatifs de guerre*. Les Lacédémoniens convoquent une assemblée générale de leurs alliés, et conviennent avec eux de déclarer la guerre aux Athéniens. Discours des Corinthiens, chap. CXIX-CXXV. Plaintes et récriminations réciproques des Lacédémoniens et des Athéniens. Conjuration de Cylon; sacrilége à expier, chap. CXXVI-CXXVII. Trahison et mort de Pausanias, chap. CXXVIII-CXXXIV. Exil et fin de Thémistocle, chap. CXXXV-CXXXVIII. Ultimatum des Lacédémoniens, chap. CXXXIX. Les Athéniens se décident à la guerre. Discours de Périclès, chap. CXL-CXLVI.

I. Thucydide, citoyen d'Athènes, a écrit l'histoire de la guerre que se sont faite les Péloponésiens et les Athéniens.

Il s'est mis à l'œuvre dès le début de cette guerre, en présumant qu'elle surpasserait en grandeur et en importance toutes celles qui ont précédé. Ce qui le lui faisait croire, c'est que ces deux nations étaient alors au faîte de leur puissance, et qu'il voyait le reste des Grecs ou prendre parti dès l'origine pour l'une ou pour l'autre, ou en former le projet. C'est en effet le plus vaste conflit qui ait jamais ébranlé la Grèce, une partie des pays barbares et, pour ainsi dire, le monde entier. La distance des temps ne permet pas de discerner bien clairement les événements antérieurs ou d'une époque plus reculée; néanmoins, d'après les indices que mes investigations m'ont mis à même de recueillir en remontant jusqu'à la plus haute antiquité, j'ai lieu de croire que ces événements furent peu considérables sous le rapport militaire, comme à tout autre égard.

II. Le pays qui porte aujourd'hui le nom de Grèce, ne fut pas primitivement habité d'une manière stable, mais il fut le théâtre de fréquentes migrations. On abandonnait sans peine ses demeures, pour faire place à de nouveaux flots d'arrivants. Comme il n'y avait aucun commerce, aucune communication assurée ni par terre ni par mer; que chacun exploitait le sol uniquement dans la mesure de ses besoins, sans penser à s'enrichir, sans même faire de plantations (car avec des villes ouvertes, on ne savait jamais si les récoltes ne seraient pas enlevées par des ravisseurs étrangers); enfin, comme on espérait trouver partout la subsistance journalière, on émigrait sans difficulté. Aussi la Grèce n'avait-elle ni grandes villes, ni aucun des éléments essentiels de la puissance. La meilleure terre était celle qui changeait le plus souvent de maîtres : par exemple la Thessalie[1] et la Béotie actuelles[2], la majeure partie du Péloponèse, à la réserve de l'Arcadie[3], et en général les cantons les plus fertiles. C'est que la richesse du sol, en accroissant les forces de quelques individus, donnait naissance à des dissensions qui ruinaient le pays, plus exposé d'ailleurs à la convoitise des étrangers. Voilà pourquoi l'Attique, préservée des factions par son infertilité, a toujours eu les mêmes habitants depuis l'antiquité la plus reculée. Et ce qui prouve combien j'ai raison de dire que les migrations continuelles empêchèrent les autres contrées de prendre un semblable développement, c'est que, dans tout le reste de la Grèce, les plus puissants de ceux que chassaient les guerres ou les séditions se retirèrent à Athènes, comme en un asile assuré[4]. Devenus citoyens, ils augmentèrent, à d'anciennes

époques, la population de cette ville, au point que dans la suite elle fut en état d'envoyer des colonies en Ionie, l'Attique ne pouvant plus suffire à ses habitants[r].

III. Ce qui achève de me démontrer la faiblesse de l'ancienne Grèce, c'est qu'avant la guerre de Troie on ne voit pas qu'elle ait rien entrepris en commun. Je crois même qu'elle ne portait pas encore tout entière le nom d'*Hellas*[1], mais qu'avant Hellen, fils de Deucalion, ce nom était complétement inconnu. Chaque peuplade, et la plus étendue était celle des Pélasges, donnait son propre nom au sol qu'elle occupait. Mais lorsque Hellen et ses fils furent devenus puissants en Phthiotide[2] et que diverses villes commencèrent à les appeler à leur aide, alors, par l'effet de ces relations journalières, le nom d'Hellènes se propagea de plus en plus, bien que de longtemps il ne pût prévaloir. La preuve en est dans Homère : quoique ce poëte soit bien postérieur à la guerre de Troie[3], nulle part il ne donne aux Grecs un nom collectif; il n'appelle *Hellènes* que les soldats d'Achille, venus de Phthiotide, et les seuls à qui cette qualification appartînt primitivement; mais il spécifie dans ses vers les Danaens, les Argiens et les Achéens. Il n'emploie pas non plus le nom de *Barbares*, sans doute parce que les Grecs ne se distinguaient pas encore par une dénomination commune, en opposition aux autres peuples. Quoi qu'il en soit, ces Hellènes, dont le nom, borné d'abord à quelques peuplades parlant le même langage, s'étendit plus tard à toute la nation, ne firent, grâce à leur isolement et à leur faiblesse, aucune entreprise commune avant la guerre de Troie; encore ne se réunirent-ils pour cette expédition que lorsqu'ils furent plus familiarisés avec la mer.

IV. D'après la tradition, Minos est le plus ancien roi qui se soit créé une marine[1]. Il étendit son empire sur la plus grande partie de la mer présentement appelée Grecque. Il domina sur les Cyclades, colonisa le premier la plupart de ces îles, dont il chassa les Cariens, et où il établit pour chefs ses propres fils; enfin il purgea cette mer, autant qu'il le put, de la piraterie, afin de s'assurer le recouvrement des tributs.

V. Jadis les Grecs et ceux des Barbares qui habitaient les îles ou les côtes du continent, ne surent pas plus tôt communiquer entre eux à l'aide de vaisseaux, que, guidés par des hommes puissants, ils se mirent à exercer la piraterie, autant pour leur gain particulier, que pour procurer de la nourriture aux faibles. Fondant à l'improviste sur des villes ouvertes,

composées de bourgades séparées, ils les pillaient et tiraient de là leur principale subsistance. Cette industrie, loin d'être ignominieuse, procurait plutôt de l'honneur; témoin certains peuples continentaux qui, encore aujourd'hui, se font gloire d'y exceller; témoin encore les anciens poëtes qui ne manquent jamais de faire demander à ceux qui abordent, s'ils sont des pirates[1], montrant ainsi que les hommes auxquels cette question est adressée ne désavouent pas un tel métier, et qu'elle n'est point injurieuse de la part de ceux qui ont leurs raisons pour la faire.

Même sur terre on se pillait réciproquement. De nos jours encore, plusieurs peuples de la Grèce continentale, tels que les Locriens-Ozoles, les Étoliens, les Acarnaniens et presque tous leurs voisins, conservent ces anciennes mœurs. L'habitude qu'ils ont d'aller toujours armés est un reste de l'antique brigandage.

VI. Toute la Grèce portait le fer, parce que les habitations étaient sans défense et les communications peu sûres; jusque dans la vie privée on imitait les Barbares, qui ne quittent jamais leurs armes. Les contrées de la Grèce où cette coutume s'est maintenue jusqu'à ce jour, prouvent qu'autrefois elle était générale.

Les Athéniens furent les premiers à déposer le fer, pour adopter des mœurs plus douces et plus polies. Il n'y a pas longtemps que, chez eux, les vieillards de la classe aisée ont renoncé au luxe des tuniques de lin et des cigales d'or dont ils relevaient le nœud de leur chevelure[1]; usage qui s'est transmis aux vieillards ioniens, à cause de l'affinité des deux peuples. Les premiers qui prirent un costume simple et tel à peu près qu'on le porte aujourd'hui, furent les Lacédémoniens[2]; à cet égard, comme dans toute leur manière de vivre, les plus riches d'entre eux ne se distinguèrent pas de la multitude. Ils furent aussi les premiers à se dépouiller de leurs vêtements dans les exercices publics, pour se montrer nus et frottés d'huile. Autrefois, dans les jeux Olympiques, les athlètes luttaient les reins entourés d'une ceinture, et il y a peu d'années que cette habitude a cessé; actuellement encore, chez certains peuples barbares, surtout en Asie, on propose des prix de lutte et de pugilat, et les combattants portent des ceintures. Ce n'est pas le seul exemple par lequel on pourrait prouver que la Grèce ancienne avait des mœurs assez conformes à celles des Barbares de nos jours.

VII. Les villes fondées plus récemment, à une époque où la navigation était plus sûre et la richesse plus générale, furent construites au bord de la mer et environnées de remparts; elles occupèrent les isthmes, pour mieux assurer leur commerce et être plus fortes contre leurs voisins. Au contraire, comme la piraterie se maintint pendant de longues années, les villes anciennes, soit dans les îles, soit sur le continent, s'étaient bâties à distance de la mer : car les pirates se pillaient entre eux et désolaient les peuples qui, sans être marins, habitaient les côtes; c'est pour cela que nous voyons bon nombre de villes situées loin de la mer.

VIII. La piraterie n'était pas moins en honneur chez les insulaires, Cariens et Phéniciens, race d'hommes qui colonisa jadis la plupart des îles, comme l'atteste le fait suivant : lorsque, dans la guerre actuelle, Délos fut purifiée par les Athéniens[1], et que toutes les tombes qui s'y trouvaient furent enlevées, on constata que plus de la moitié appartenaient à des Cariens, à en juger par la forme des armes qu'elles renfermaient, et par la manière dont, encore aujourd'hui, ce peuple enterre les morts[2].

Quand la marine de Minos fut organisée, la navigation devint plus libre; il expulsa des îles les pirates qui les infestaient, et établit des colonies dans la plupart d'entre elles. Dès lors les habitants des côtes commencèrent à s'enrichir et à posséder des habitations moins précaires; quelques-uns même, dont l'aisance s'était accrue, environnèrent leurs villes de remparts. L'intérêt engagea les faibles à accepter la domination des forts, et les plus puissants s'aidèrent de leurs richesses pour assujettir les petites cités. Tel était l'état de la Grèce, lorsque plus tard elle fit l'expédition de Troie.

IX. Si Agamemnon parvint à rassembler une flotte, ce fut bien plutôt, à mon avis, grâce à la supériorité de ses forces qu'en vertu des serments prêtés à Tyndare par les prétendants d'Hélène[1]. Ceux qui ont recueilli sur le Péloponèse les traditions les plus vraisemblables assurent que ce fut au moyen des trésors apportés d'Asie chez des populations indigentes, que Pélops établit son autorité parmi elles et, quoique étranger, donna son nom au pays[2]. Ses fils virent encore s'accroître leur puissance. Avant de partir pour l'Attique, où il fut tué par les Héraclides[3], Eurysthée avait confié le gouvernement de Mycènes et tout son royaume à son oncle maternel Atrée, exilé par son père à cause du meurtre de Chrysippos[4]. Comme Eurysthée

ne revint pas, Atrée accepté par les Mycéniens, qui redoutaient les Héraclides, fort d'ailleurs de son crédit et de la faveur populaire qu'il avait su gagner, prit en mains la souveraineté de Mycènes et de tous les peuples qu'Eurysthée avait eus pour sujets. Dès lors les Pélopides effacèrent les descendants de Persée.

Héritier de cet empire et possesseur d'une marine plus considérable que celle des autres princes, Agamemnon dut à la crainte, plutôt qu'à la complaisance, de pouvoir rassembler l'expédition. C'est lui qui arma le plus grand nombre de navires; il en fournit même aux Arcadiens, s'il faut s'en rapporter au témoignage d'Homère (*a*). Dans la transmission du sceptre, ce poëte dit encore de lui (*b*):

Il régnait sur des îles nombreuses et sur tout le pays d'Argos.

Habitant le continent, s'il n'avait pas eu de marine, les seules îles sur lesquelles il aurait pu régner eussent été celles de son voisinage, naturellement peu nombreuses. Cette expédition de Troie suffit pour donner une idée des temps antérieurs.

X. De ce que Mycènes ou telle autre des villes d'alors paraît peu considérable aujourd'hui, il ne s'ensuit pas qu'on doive révoquer en doute l'importance attachée à la guerre de Troie par les poëtes et par la tradition. Supposé que Lacédémone devînt déserte et qu'il n'en restât d'autres vestiges que les temples et les fondements des édifices publics, la postérité, je pense, aurait bien de la peine à se persuader que la puissance de cette ville ait été à la hauteur de sa réputation. Et pourtant Lacédémone possède les deux cinquièmes du Péloponèse[1]; elle commande au reste, ainsi qu'à un grand nombre d'alliés au dehors; mais, comme elle ne forme pas un ensemble, qu'elle ne brille pas par l'éclat de ses temples ou de ses monuments, qu'elle est composée d'un amas de villages à la manière des anciennes cités grecques[2], elle paraîtrait bien inférieure à sa renommée. Si au contraire le même sort atteignait la ville d'Athènes, le seul aspect de ses ruines ferait présumer que sa puissance était double de ce qu'elle est effectivement. Le doute serait donc mal fondé. On doit envisager, non pas tant l'apparence des villes que leurs forces réelles, et penser que l'expédition de Troie, bien qu'au-dessous des entreprises qui ont eu lieu par la

(*a*) *Iliade*, II, 576 et 612. — (*b*) *Ibid.*, II, 108.

suite, fut néanmoins plus considérable que toutes celles qui avaient précédé.

S'il faut encore s'en référer sur ce point aux vers d'Homère, qui, en sa qualité de poëte, a dû nécessairement amplifier et embellir, l'infériorité dont je parle n'en demeure pas moins démontrée. Il compte douze cents vaisseaux, montés, ceux des Béotiens par cent vingt hommes, ceux de Philoctète par cinquante : ce qui est apparemment une manière d'indiquer les plus grands et les plus petits ; car ce sont les seuls dont il mentionne la force dans le *Catalogue des navires*[3]. Tous les hommes d'équipage étaient à la fois soldats et matelots; c'est du moins ce qu'il donne à entendre en parlant des vaisseaux de Philoctète, dont il représente les rameurs comme autant d'archers; d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'à part les rois et les principaux personnages, il y eût à bord beaucoup de gens inoccupés, surtout quand on se disposait à traverser la grande mer, avec un attirail de guerre, sur des bâtiments non pontés et construits d'après l'ancien système, comme des barques armées en course. Si donc on prend une moyenne entre les plus grands vaisseaux et les plus petits, on reconnaît que le nombre des troupes réunies n'était pas fort considérable, pour une entreprise formée par le concours de la Grèce entière[4].

XI. C'était moins le manque d'hommes que le manque d'argent qui en était la cause. Faute d'approvisionnements, on n'amena qu'une armée médiocre, proportionnée aux ressources que l'on espérait trouver sur le territoire ennemi. Arrivés devant Troie et vainqueurs dans un premier combat[1] (autrement ils n'auraient pu s'établir dans un camp retranché), les Grecs n'usèrent pas même alors de la totalité de leurs forces; mais la nécessité de se procurer des vivres les contraignit de cultiver la Chersonèse et de courir le pays. Leur dispersion permit aux Troyens de tenir tête à ceux qui se succédaient autour de leurs murs et d'endurer un siége de dix années. Si au contraire les Grecs fussent partis bien approvisionnés, et que, sans recourir au brigandage et à l'agriculture, ils eussent poussé la guerre avec vigueur, nul doute qu'ils n'eussent emporté la ville, puisque, tout disséminés qu'ils étaient et n'ayant devant Troie qu'une partie de leur monde, ils ne laissèrent pas de se maintenir. En l'assiégeant avec plus de suite, ils l'auraient prise en moins de temps et avec moins de difficulté.

C'est ainsi que, faute d'argent, les entreprises antérieures à cette expédition n'eurent qu'une faible importance, et que, à

juger par les faits, la guerre de Troie elle-même, quoique plus célèbre comparativement, ne répond pas à sa renommée et à l'opinion que les poëtes nous en ont transmise.

XII. Même après la guerre de Troie, la Grèce vit encore des déplacements et des migrations qui, en lui ôtant le repos, firent obstacle à son accroissement. Le retour des Grecs après leur longue absence occasionna dans beaucoup de villes des troubles et des séditions. Ceux qui en furent victimes allèrent s'établir ailleurs. Ainsi les Béotiens d'aujourd'hui, chassés d'Arné par les Thessaliens soixante ans après la prise de Troie [1], se fixèrent dans le pays appelé maintenant Béotie et jadis Cadméïde : il y avait déjà dans ce pays une fraction du même peuple, qui envoya des guerriers au siége d'Ilion [2]. Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Doriens s'emparèrent du Péloponèse sous la conduite des Héraclides [3]. Enfin, lorsqu'après un long intervalle la Grèce, délivrée des migrations, jouit d'un repos assuré, elle forma des établissements au dehors ; les Athéniens colonisèrent l'Ionie et la plupart des îles, et les Péloponésiens, la majeure partie de l'Italie et de la Sicile, sans compter quelques établissements dans le reste de la Grèce. Toutes ces colonies sont postérieures à la guerre de Troie.

XIII. Cependant la puissance et la richesse de la Grèce grandissaient de jour en jour. A la faveur de cette prospérité croissante, on vit dans la plupart des villes s'élever des tyrannies [1] à la place des anciennes royautés héréditaires, dont les priviléges étaient déterminés [2]. En même temps les Grecs formaient leur marine et s'adonnaient de plus en plus à la navigation. Les Corinthiens furent, dit-on, les premiers qui, pour les constructions navales, adoptèrent un système analogue à celui d'aujourd'hui. C'est à Corinthe que furent construites les premières trirèmes grecques [3]. On sait aussi que le constructeur corinthien Aminoclès fit pour les Samiens quatre vaisseaux de guerre ; or l'arrivée d'Aminoclès à Samos eut lieu précisément trois cents ans avant la fin de la guerre actuelle (*a*). Le plus ancien combat naval dont nous ayons conservé le souvenir est celui que les Corinthiens livrèrent aux Corcyréens [4] deux cent soixante ans avant la même époque (*b*).

Corinthe, par sa position sur l'isthme, fut de bonne heure une place de commerce. Comme autrefois les Grecs communiquaient entre eux plutôt par terre que par mer, c'était cette

(*a*) L'an 704 av. J. C. — (*b*) 664 av. J. C.

ville qui mettait en rapport les habitants de l'intérieur du Péloponèse et ceux du dehors; aussi devint-elle très-florissante, ainsi que l'atteste le surnom d'*opulente*, que les anciens poëtes lui ont donné[5]. Quand la navigation se fut étendue, les Corinthiens employèrent leurs vaisseaux à détruire la piraterie; et, ouvrant un double marché au négoce, ils eurent une ville puissante par ses revenus.

La marine des Ioniens se forma plus tard, sous le règne de Cyrus, premier roi des Perses, et sous celui de son fils Cambyse. Durant la guerre qu'ils soutinrent contre Cyrus, ils eurent un moment l'empire de la mer qui les avoisine; et du temps de Cambyse, Polycrate, tyran de Samos, fut assez fort sur mer pour soumettre plusieurs îles, notamment Rhénéa, qu'il prit et consacra au dieu de Délos[6]; enfin les Phocéens, à l'époque où ils fondaient Marseille, remportèrent sur les Carthaginois une victoire navale[7].

XIV. Telles furent les marines les plus puissantes de la Grèce; or toutes, comme on le voit, sont postérieures de plusieurs générations à la guerre de Troie. Elles n'avaient qu'un petit nombre de trirèmes et se composaient, comme dans l'ancien temps, de pentécontores et de vaisseaux longs[1]. Peu avant les guerres Médiques et la mort du roi des Perses Darius, successeur de Cambyse, les tyrans de Sicile eurent beaucoup de trirèmes, de même que les Corcyréens[2]. Ce sont les dernières marines considérables que la Grèce ait possédées, avant l'invasion de Xerxès; celles des Éginètes, des Athéniens et de quelques autres peuples étaient sans importance et presque uniquement composées de pentécontores. Ce fut assez tard que, sur le conseil de Thémistocle, les Athéniens, alors en guerre avec les Éginètes et dans l'attente de l'invasion barbare, firent construire les vaisseaux sur lesquels ils combattirent[3]; et encore ces vaisseaux n'étaient-ils pas tous pontés.

XV. Telle était la marine des Grecs dans l'antiquité et à des époques plus rapprochées de nous. Néanmoins les villes qui avaient des flottes se rendirent doublement puissantes, et par les revenus qu'elles en tiraient, et par leur supériorité sur les autres cités; au moyen de leurs vaisseaux, elles subjuguaient les îles, surtout quand leur propre territoire ne suffisait pas à leurs besoins. Sur terre il ne s'alluma aucune guerre d'où pût résulter quelque agrandissement. Parfois des voisins en vinrent aux mains les uns avec les autres; mais les Grecs ne formèrent aucune expédition lointaine dans un esprit de conquête. On ne

voyait point les petits États se grouper sous la sujétion des plus grands ni se réunir pour former des entreprises communes; il n'y avait que des luttes partielles et de voisinage. Une seule fois la Grèce se partagea en deux camps opposés : ce fut dans la guerre que se firent jadis les Chalcidéens et les Érétriens[1].

XVI. Quelques États rencontrèrent des obstacles à leur développement. Les Ioniens, par exemple, étaient parvenus à un degré éminent de prospérité, lorsque Cyrus, à la tête des Perses, après avoir renversé Crésus et soumis toute la contrée comprise entre le fleuve Halys et la mer, attaqua et réduisit en esclavage les villes du continent[1]. Ensuite Darius, à la faveur de la marine phénicienne, subjugua pareillement les îles.

XVII. Les tyrans établis dans les cités grecques, uniquement occupés de leurs intérêts, de leur sûreté personnelle et de l'agrandissement de leur maison, se contentaient de vivre en sécurité dans l'enceinte de leurs villes. A part quelques entreprises contre leurs voisins, aucun d'eux ne fit rien de remarquable; j'excepte les tyrans de Sicile, qui élevèrent très-haut leur puissance[1]. Ainsi, pendant une longue suite d'années, tout concourut à mettre la Grèce dans l'impossibilité de réunir ses forces pour quelque grande opération; l'isolement empêchait l'esprit de conquête.

XVIII. Mais enfin les tyrans d'Athènes et ceux qui avaient si longtemps opprimé presque toute la Grèce furent tous renversés par les Lacédémoniens, à l'exception des tyrans de la Sicile[1]. Quant à Lacédémone, depuis sa fondation par les Doriens qui l'habitent[2], elle fut travaillée de dissensions plus qu'aucune autre ville à nous connue; ce qui ne l'empêcha pas de se donner de bonnes lois et de se préserver de la tyrannie, et cela dès les temps les plus anciens: car plus de quatre cents ans se sont écoulés jusqu'à la fin de la guerre actuelle, depuis que cette ville est régie par la même constitution[3]. C'est là le secret de son ascendant et de sa force.

Il s'était passé peu d'années depuis l'extinction de la tyrannie en Grèce, quand se livra la bataille de Marathon entre les Mèdes et les Athéniens[4]. Dix ans après, le Barbare s'avança de nouveau avec sa grande armée pour asservir la Grèce. Devant l'imminence du danger, les Lacédémoniens, alors les plus puissants des Grecs, se mirent à la tête des peuples qui s'armèrent pour la défense commune; tandis que les Athéniens, à

l'approche des Mèdes, prirent le parti d'abandonner leur ville, emportèrent leurs effets, et, montant sur leurs navires, devinrent hommes de mer.

Lorsque le Barbare eut été repoussé par les forces combinées de la Grèce, ceux des Grecs qui avaient secoué le joug des Perses ou pris part à la lutte ne tardèrent pas à se diviser entre Athènes et Lacédémone, les deux États qui avaient déployé le plus de forces, l'un sur terre, l'autre sur mer. Pendant quelque temps ces deux puissances marchèrent d'accord; mais ensuite elles se brouillèrent; et, soutenues par leurs alliés respectifs, elles en vinrent à des hostilités déclarées. Dès lors le reste des Grecs, au moindre différend qui éclatait entre eux, venaient se ranger dans l'un ou l'autre parti. De cette façon, tout l'intervalle compris entre les guerres médiques et la guerre actuelle, les Lacédémoniens et les Athéniens le passèrent dans une continuelle alternative de trêves et de combats, soit entre eux, soit avec les alliés qui les abandonnaient. Aussi acquirent-ils une parfaite expérience des armes en se formant à l'école des dangers.

XIX. Les Lacédémoniens n'exigeaient de leurs alliés aucun tribut; ils se contentaient de veiller à ce qu'ils eussent toujours un gouvernement oligarchique en harmonie avec le leur. Les Athéniens, avec le temps, prirent les vaisseaux des villes alliées, excepté ceux de Chios et de Lesbos, et ils imposèrent à toutes une contribution d'argent[1]. C'est là ce qui leur a permis de déployer à eux seuls, dans la présente guerre, des forces plus imposantes qu'à l'époque de leur plus grande prospérité, alors que leur alliance n'avait encore souffert aucune atteinte.

XX. Voilà ce que j'ai découvert sur l'antiquité. Au surplus, il est dangereux d'accueillir sans examen toute espèce de témoignage; car les hommes se transmettent de main en main, sans jamais les vérifier, les traditions des anciens, même celles qui concernent leur patrie. C'est ainsi que les Athéniens sont persuadés qu'Hipparque exerçait la tyrannie lorsqu'il fut tué par Harmodios et Aristogiton[1]; ils ignorent que c'était Hippias qui avait succédé à Pisistrate son père, comme plus âgé que ses frères Hipparque et Thessalos; qu'au jour et à l'instant marqués pour l'exécution de leur complot, Harmodios et Aristogiton, s'imaginant qu'Hippias avait été averti par un de leurs affidés et se tenait sur ses gardes, renoncèrent à le frapper, mais voulurent au moins faire quelque coup d'éclat avant d'être saisis; et

qu'ayant rencontré Hipparque à l'endroit appelé *Léocorion*[2], au moment où il organisait la procession des Panathénées, ils lui donnèrent la mort.

Sans remonter à des temps effacés de la mémoire, on peut citer plusieurs faits rapprochés, sur lesquels la Grèce entière s'est formé les idées les plus fausses; par exemple que les rois de Lacédémone donnent chacun deux suffrages au lieu d'un et que les Lacédémoniens ont un bataillon nommé *Pitanatès*, lequel n'a jamais existé[3]: tant la plupart des hommes se montrent insouciants dans la recherche de la vérité et disposés à recevoir les opinions toutes faites.

XXI. Néanmoins, d'après les preuves que je viens d'exposer, on ne risque pas de s'égarer en admettant mes assertions, plutôt que les brillantes exagérations des poëtes ou les récits plus attrayants qu'avérés des *logographes*[4]. Ce sont des choses qui échappent à une démonstration rigoureuse, et qui, pour la plupart, ont perdu toute créance, parce qu'elles sont tombées dans le domaine des fables. En matières si anciennes, on doit se contenter des résultats que j'ai obtenus en consultant les témoignages les plus authentiques; et, bien que les hommes aient une tendance constante à regarder la guerre dans laquelle ils sont engagés comme la plus importante de toutes, puis, lorsqu'elle est finie, à admirer plutôt celles d'autrefois, il suffit d'examiner les faits pour se convaincre que celle-ci a surpassé toutes les précédentes.

XXII. Quant aux discours tenus avant ou pendant la guerre, les reproduire textuellement était difficile, soit pour moi lorsque je les avais entendus, soit pour ceux qui m'en rendaient compte. J'ai prêté à chacun le langage qui m'a paru le plus en harmonie avec les circonstances où il se trouvait placé, tout en me tenant, pour le fond des idées, aussi près que possible des discours réellement prononcés. Pour ce qui est des faits, je ne m'en suis pas rapporté au dire du premier venu ou à mes impressions personnelles; je n'ai raconté que ceux dont j'avais moi-même été spectateur ou sur lesquels je m'étais procuré des renseignements précis et d'une entière exactitude. Or, j'avais de la peine à y parvenir, parce que les témoins oculaires n'étaient pas toujours d'accord sur le même événement et variaient suivant leurs sympathies ou la fidélité de leur mémoire.

Peut-être mes récits, dénués du prestige des fables, perdront-ils de leur intérêt; il me suffit qu'ils soient trouvés

utiles par quiconque voudra se faire une juste idée des temps passés, et préjuger les incidents plus ou moins semblables dont le jeu des passions humaines doit amener le retour. J'ai voulu laisser à la postérité un monument durable, et non offrir un morceau d'apparat à des auditeurs d'un instant.

XXIII. De toutes les guerres précédentes la plus considérable fut celle des Mèdes; cependant deux combats sur terre et autant sur mer en décidèrent promptement l'issue[1]. Celle-ci au contraire a été très-longue; et, pendant sa durée, la Grèce a éprouvé des désastres tels qu'il n'y en eut jamais de pareils dans un même espace de temps. Jamais tant de villes prises et dévastées par les Barbares ou par les Grecs armés les uns contre les autres : il en est même qui changèrent d'habitants par suite de la conquête; jamais tant de proscriptions, tant de massacres dans les combats ou les émeutes. Des événements jadis célébrés par la renommée, mais rarement attestés par les faits, ont cessé d'être incroyables : violentes secousses ébranlant à la fois une immense étendue de terre, éclipses de soleil plus fréquentes qu'en aucun autre temps connu; en certains endroits sécheresses excessives, accompagnées de famine; enfin le plus terrible des fléaux, la peste, qui dépeupla une partie de la Grèce. Toutes ces calamités se réunirent pour aggraver les maux de cette guerre.

Les Athéniens et les Péloponésiens la commencèrent en rompant la paix de trente ans, conclue après la conquête de l'Eubée *(a)*. J'ai exposé d'abord les démêlés avant-coureurs de cette rupture, afin qu'on ne fût pas à se demander un jour quelle avait été l'origine d'un si grand conflit. La cause la plus réelle, quoique la moins avouée, celle qui rendit la guerre inévitable, fut, selon moi, la crainte qu'inspirait aux Lacédémoniens l'accroissement de la puissance d'Athènes. Au surplus je vais énoncer les prétextes qui furent allégués de part et d'autre pour rompre la paix et pour entamer les hostilités.

XXIV. Épidamne est une ville située à droite en entrant dans le golfe Ionien[1]; près d'elle habitent les Taulantiens, Barbares de race illyrienne. Cette ville fut fondée par les Corcyréens; le chef de la colonie fut le Corinthien Phalios, fils d'Ératoclidès et descendant d'Hercule, appelé de la métropole suivant l'antique usage; des Corinthiens et d'autres Grecs d'origine dorienne se joignirent à cet établissement. Avec le temps Épidamne devint

(a) Par les Athéniens. Voy. chap. CXIV et CXV.

grande et peuplée; mais, à la suite de dissensions intestines qui durèrent, dit-on, de longues années, elle eut beaucoup à souffrir d'une guerre contre les Barbares du voisinage, et perdit une partie de sa puissance. Enfin, peu avant la guerre actuelle, le peuple ayant chassé les riches, ceux-ci se retirèrent chez les Barbares, avec lesquels ils se mirent à piller par terre et par mer ceux d'Épidamne. Ainsi pressés, les Épidamniens de la ville envoyèrent des députés à leur métropole de Corcyre, avec prière de ne pas les laisser écraser, mais de les réconcilier avec les bannis et de mettre fin à la guerre des Barbares. Ils firent cette requête assis en suppliants dans le temple de Junon[2]; mais les Corcyréens n'y eurent aucun égard et les renvoyèrent sans rien leur accorder.

XXV. Les Épidamniens, voyant qu'ils n'avaient aucune assistance à espérer de Corcyre, se trouvèrent dans un cruel embarras. Ils envoyèrent à Delphes pour demander au dieu s'ils devaient remettre leur ville aux Corinthiens comme à ses fondateurs et essayer d'obtenir d'eux quelque secours. L'oracle leur répondit de se donner aux Corinthiens et de les prendre pour chefs. En conséquence les Épidamniens se rendirent à Corinthe; et, conformément à l'oracle, ils remirent aux Corinthiens la colonie, en représentant que son fondateur était de Corinthe et en s'appuyant sur la réponse du dieu. Ils conjurèrent les Corinthiens d'avoir pitié de leur détresse et de leur accorder protection. Les Corinthiens se crurent en droit d'accueillir cette demande. Ils regardaient Épidamne comme aussi bien à eux qu'aux Corcyréens; de plus ces derniers leur étaient odieux, parce qu'ils les négligeaient, quoique étant leurs colons; dans les solennités nationales ils leur refusaient les distinctions d'usage; ils ne prenaient pas, comme les autres colonies, un citoyen de Corinthe pour inaugurateur des sacrifices; enfin ils méprisaient leur métropole, parce qu'à cette époque ils rivalisaient de richesses avec les plus opulentes cités de la Grèce, qu'ils surpassaient même en puissance militaire. Ils allaient jusqu'à se vanter de posséder la première force navale, en qualité d'héritiers des Phéaciens qui avaient habité Corcyre avant eux, et dont la marine était très-renommée[1]; aussi travaillaient-ils sans relâche à augmenter leur flotte, déjà considérable, puisqu'ils possédaient cent vingt trirèmes quand la guerre éclata.

XXVI. Avec tant de sujets de plainte, les Corinthiens accordèrent de grand cœur le secours demandé. Ils invitèrent quiconque

le voudrait à aller s'établir à Epidamne; en même temps ils y envoyèrent une garnison composée d'Ambraciotes, de Leucadiens et de Corinthiens. Cette troupe se rendit par terre à Apollonie[1], colonie de Corinthe, dans la crainte que les Corcyréens ne lui fermassent la voie de mer. Quand les Corcyréens surent qu'il était arrivé de nouveaux habitants avec une garnison à Épidamne et que la colonie s'était donnée aux Corinthiens, ils entrèrent en courroux, et, mettant aussitôt en mer vingt-cinq vaisseaux suivis plus tard d'une seconde flotte, ils sommèrent outrageusement les Épidamniens de recevoir les bannis et de renvoyer la garnison corinthienne, ainsi que les nouveaux habitants. En effet les bannis d'Épidamne étaient venus à Corcyre, et là, montrant les tombeaux[2] et invoquant la communauté d'origine, ils avaient prié qu'on les ramenât. Comme les Épidamniens refusaient de rien entendre, les Corcyréens allèrent les attaquer avec quarante vaisseaux. Ils menaient avec eux les bannis, qu'ils voulaient rétablir, et avaient pris un renfort d'Illyriens. Arrivés devant la place, ils firent savoir à tous, Épidamniens ou étrangers, qu'il ne serait fait aucun mal à quiconque voudrait se retirer, mais qu'autrement ils seraient tous traités en ennemis. Sur leur refus, ils assiégèrent la ville, qui est construite sur une presqu'île.

XXVII. A la première nouvelle du siége d'Épidamne, les Corinthiens mirent des troupes sur pied. En même temps ils firent publier l'envoi d'une colonie à Épidamne, en invitant chacun à s'y associer, sous promesse de droits égaux[1]; si quelqu'un désirait participer à la colonie sans partir sur-le-champ, il pouvait rester moyennant le dépôt de cinquante drachmes corinthiennes[2]. Beaucoup de gens s'embarquèrent ou déposèrent l'argent. On pria les Mégariens de fournir une escorte navale pour le cas où les Corcyréens voudraient barrer le passage à cette expédition. Les Mégariens se disposèrent à l'accompagner avec huit vaisseaux; les Paléens de Céphallénie avec quatre. On s'adressa aussi aux Épidauriens, qui en fournirent cinq; les Hermionéens en donnèrent un, les Trézéniens deux, les Leucadiens dix, les Ambraciotes huit. On demanda de l'argent aux Thébains et aux Phliasiens; aux Éléens des vaisseaux vides et de l'argent. Les Corinthiens eux-mêmes préparèrent trente vaisseaux et trois mille hoplites.

XXVIII. Quand les Corcyréens eurent vent de ces préparatifs, ils se rendirent à Corinthe, accompagnés de députés de Lacédémone et de Sicyone. Ils demandaient que les Corinthiens rap-

pelassent d'Épidamne leurs colons et leurs soldats, parce qu'ils n'avaient aucun droit sur cette ville. En cas de prétentions contraires, ils offraient de soumettre la question à celles des villes du Péloponèse qui seraient choisies pour arbitres; elles décideraient à qui appartenait la colonie, et on s'en tiendrait à leur jugement. Ils offraient aussi de déférer à l'oracle de Delphes; bref, ils ne voulaient pas la guerre : « Autrement, disaient-ils, nous serons contraints par votre violence, et pour notre sûreté, de rechercher des amis qui nous agréent peu et qui ne sont pas ceux d'aujourd'hui[1]. » Les Corinthiens leur répondirent que, s'ils retiraient de devant Épidamne leurs vaisseaux et les Barbares, on pourrait délibérer; mais que jusque-là il n'était pas raisonnable que les Épidamniens fussent assiégés et les Corinthiens en procès. Les Corcyréens répliquèrent qu'ils le feraient, pourvu que de leur côté les Corinthiens rappelassent leurs gens d'Épidamne; enfin ils étaient prêts à conclure une suspension d'armes, toutes choses demeurant en état, jusqu'à la sentence des arbitres.

XXIX. Les Corinthiens n'écoutèrent aucune de ces propositions; mais à peine leurs vaisseaux furent-ils équipés et leurs alliés présents, qu'ils firent partir un héraut chargé de déclarer la guerre à Corcyre, levèrent l'ancre avec soixante-quinze vaisseaux et deux mille hoplites, et cinglèrent vers Épidamne, avec l'intention de livrer bataille aux Corcyréens. La flotte avait pour chefs Aristéus fils de Pellichos, Callicratès fils de Callias et Timanor fils de Timanthès; l'armée de terre, Archétimos fils d'Eurytimos et Isarchidas fils d'Isarchos. Lorqu'ils furent à Action, sur le territoire d'Anactorion, à l'endroit où s'élève le temple d'Apollon et où s'ouvre le golfe Ambracique, ils virent venir à eux dans une nacelle un héraut envoyé par les Corcyréens pour leur défendre de passer outre. En même temps les Corcyréens armaient leurs vaisseaux, garnissant de ceintures[1] les plus vieux, pour qu'ils fussent en état de tenir la mer, et radoubant les autres. Le héraut ne leur rapporta de la part des Corinthiens aucune réponse pacifique. Aussi, dès que leur flotte, forte de quatre-vingts navires (il y en avait quarante au siége d'Épidamne), fut prête à partir ils appareillèrent, et, rangés en ligne, engagèrent le combat. Ils mirent les Corinthiens en pleine déroute et leur détruisirent quinze vaisseaux. Le hasard voulut que, le même jour, ceux qui assiégeaient Épidamne l'amenassent à capituler. On convint que les étrangers seraient vendus et les Corinthiens mis aux fers jusqu'à nouvel avis.

XXX. Après ce combat naval, les Corcyréens dressèrent un trophée à Leucimme[1], promontoire de Corcyre, et mirent à mort leurs prisonniers, excepté les Corinthiens, qu'ils chargèrent de chaînes. A dater de cette victoire et depuis la retraite des Corinthiens et de leurs alliés, les Corcyréens devinrent les maîtres de tous ces parages. Ils cinglèrent vers Leucade, colonie de Corinthe, et ravagèrent le pays; ils allèrent ensuite brûler Cyllène, chantier des Éléens, pour punir ces derniers d'avoir fourni aux Corinthiens, des vaisseaux et de l'argent; enfin, pendant la plus grande partie du temps qui suivit le combat naval, ils eurent l'empire de la mer et firent beaucoup de mal aux alliés de Corinthe. Sur la fin de l'été, les Corinthiens, voyant leurs alliés en souffrance, expédièrent une flotte et une armée qui vinrent stationner à Action et à Chimérion en Thesprotide[2], pour couvrir Leucade et les autres villes amies. Les Corcyréens, de leur côté, allèrent camper au promontoire Leucimme avec des troupes et des vaisseaux; mais ni les uns ni les autres ne prirent l'offensive. Ils se contentèrent de s'observer pendant le reste de l'été; l'hiver venu, ils regagnèrent leurs foyers.

XXXI. Pendant toute l'année qui suivit le combat naval et pendant une autre année encore, les Corinthiens, irrités de la guerre que leur faisaient les Corcyréens, construisirent des vaisseaux et préparèrent une flotte formidable, en rassemblant à prix d'argent des rameurs dans le Péloponèse et dans le reste de la Grèce. A la nouvelle de ces armements, les Corcyréens prirent peur; et comme ils n'avaient d'alliance avec aucun des Grecs, ne s'étant fait inscrire ni dans le traité d'Athènes ni dans celui de Lacédémone[1], ils jugèrent à propos de se rendre auprès des Athéniens pour s'allier à eux et tâcher d'en obtenir des secours. Informés de ce projet, les Corinthiens envoyèrent aussi une ambassade à Athènes, dans la crainte que la marine athénienne venant à se joindre à celle de Corcyre ne les empêchât de diriger la guerre comme ils l'entendaient. L'assemblée étant constituée, le débat s'engagea. Les Corcyréens parlèrent en ces termes :

XXXII. « Il est juste, Athéniens, que ceux qui viennent, comme nous aujourd'hui, solliciter un appui étranger, sans pouvoir s'autoriser d'un service rendu ni d'une alliance antérieure, fassent bien comprendre d'abord que leur demande est avantageuse ou tout au moins n'est pas nuisible, ensuite qu'ils ne seront pas ingrats. S'ils ne fournissent aucune de ces garanties, ils ne doivent pas s'irriter d'un refus.

« Les Corcyreens, persuadés qu'ils peuvent vous offrir toutes les sûretés désirables, nous ont envoyés requérir votre appui. Le système que nous avons suivi jusqu'à ce jour, en même temps qu'il est difficile à justifier auprès de vous, cause en ce moment tous nos malheurs. Après nous être constamment tenus en dehors de toute alliance, nous venons réclamer celle d'un peuple étranger ; et cela quand, par suite du même système, nous sommes isolés dans notre guerre avec les Corinthiens. La sagesse que nous trouvions jadis à ne pas nous engager dans des périls au gré d'autrui, n'est plus maintenant à nos yeux qu'imprudence et faiblesse.

« Dans le dernier combat naval, nous avons, il ést vrai, repoussé à nous seuls les Corinthiens ; mais dès l'instant qu'ils nous menacent avec des forces plus considérables, tirées du Péloponèse et du reste de la Grèce ; que nous nous voyons dans l'impossibilité de leur résister par nous-mêmes ; qu'enfin il y a pour nous un extrême danger à tomber entre leurs mains, force nous est de recourir à votre alliance ou à toute autre, et l'on ne doit pas nous faire un crime de ce que, par erreur de jugement plutôt que par malice, nous hasardons une démarche contraire à notre précédent amour du repos.

XXXIII. « Les circonstances qui nous obligent à demander votre protection auront pour vous, si vous nous l'accordez, divers avantages : d'abord vous soutiendrez des opprimés contre des oppresseurs ; puis en accueillant un peuple menacé dans ses plus chers intérêts, vous lui rendrez un service dont il gardera une mémoire éternelle ; enfin nous possédons, après vous, la marine la plus forte. Et considérez si ce n'est pas le coup de fortune le plus rare pour vous, le plus fâcheux pour vos ennemis, que de voir une puissance, dont naguère l'accession vous eût paru sans prix et eût mérité votre gratitude, venir à vous d'elle-même, se donnant sans qu'il vous en coûte ni dépense ni danger, et vous procurant l'approbation universelle, la reconnaissance de vos protégés et un surcroît de forces pour vous-mêmes, avantages qu'il est presque sans exemple de trouver réunis. Rarement ceux qui sollicitent une alliance apportent à leurs alliés futurs autant de gloire et de force qu'ils en reçoivent.

« Si quelqu'un de vous croit qu'il n'éclatera point de guerre où nous puissions vous être utiles, il s'abuse et ne s'aperçoit pas que les Lacédémoniens, par suite de la crainte que vous leur inspirez, brûlent de prendre les armes ; tandis que les

Corinthiens, qui ont de l'ascendant sur eux et qui vous sont hostiles, cherchent maintenant à nous soumettre pour vous attaquer ensuite. Ils veulent nous empêcher, vous et nous, d'unir contre eux nos inimitiés; ils veulent saisir l'occasion de nous affaiblir ou de se fortifier eux-mêmes. Notre devoir à nous, c'est de prendre les devants, les uns en offrant, les autres en acceptant cette alliance, et de prévenir leurs attaques plutôt que d'avoir à les repousser.

XXXIV. « Prétendraient-ils que vous n'avez pas le droit de recevoir leurs colons? Qu'ils apprennent qu'une colonie bien traitée respecte sa métropole, mais qu'opprimée elle s'en détache; en quittant le sol natal, on ne devient pas l'esclave, on demeure l'égal de ceux qu'on laisse derrière soi. Or il est évident que les torts sont de leur côté; car invités à soumettre à un arbitrage l'affaire d'Épidamne, ils ont mieux aimé poursuivre leurs griefs par les armes que par les voies légales. Que leur conduite envers nous qui sommes leurs parents vous serve de leçon et vous empêche d'être dupes de leurs sophismes et de céder avec empressement à leurs prières. La meilleure garantie de sécurité, c'est de s'exposer le moins possible au repentir d'avoir servi ses ennemis.

XXXV. « En nous accueillant, vous n'enfreindrez aucunement le traité qui vous lie aux Lacédémoniens, puisque nous ne sommes alliés ni des uns ni des autres. Ce traité porte que toute ville grecque qui n'est alliée d'aucune des parties contractantes peut s'adjoindre à celle des deux qu'elle préfère. Or il serait étrange qu'il leur fût permis de recruter leurs équipages chez les peuples inscrits au traité, dans le reste de la Grèce et jusque chez vos sujets, tandis qu'ils nous interdiraient l'alliance qui est offerte à tous les peuples, ou tout autre secours. Puis ils viendraient vous faire un crime d'avoir acquiescé à notre demande! C'est nous au contraire qui aurons à nous plaindre, si vous la rejetez; car vous nous aurez repoussés, nous qui sommes en péril et qui ne sommes pas vos ennemis; au lieu de vous opposer à ceux qui sont vos adversaires et qui marchent contre vous, vous souffrirez, ce qui est de toute iniquité, qu'ils tirent des renforts de votre propre empire. Il faudrait ou les empêcher de se recruter chez vos sujets, ou nous envoyer les renforts que vous jugerez convenables, ou enfin, ce qui serait mieux encore, nous recevoir dans votre alliance et nous défendre ouvertement.

« Comme nous l'avons dit en commençant, nous vous présen-

tons plusieurs avantages : le plus grand, c'est que nous avons les mêmes ennemis, et cette garantie est la meilleure de toutes ; sans compter que ces ennemis, loin d'être sans forces, sont à même de faire un mauvais parti à qui se détachera d'eux. De plus, c'est une puissance maritime et non une puissance continentale qui s'offre à vous ; il n'est donc pas indifférent de la repousser. Avant tout, s'il était possible, il vous faudrait ne permettre à aucun autre peuple de posséder des vaisseaux ; sinon, vous devez vous faire un ami de celui qui a la plus forte marine.

XXXVI. « Peut-être quelqu'un de vous, tout en étant convaincu de ces avantages, s'effarouche à l'idée de rompre le traité. Qu'il sache bien que si tout en conservant ce scrupule il augmente sa force, son attitude imposera aux ennemis ; mais si, confiant dans les traités, il s'affaiblit en nous repoussant, il se fera moins respecter de puissants adversaires. Qu'il sache aussi qu'en ce moment il délibère moins sur Corcyre que sur Athènes, et qu'il entend bien mal les intérêts de sa patrie, lorsqu'à la veille d'une guerre inévitable et presque commencée, il n'envisage que l'instant présent, et hésite à s'assurer d'une place dont l'alliance ou l'hostilité est de la dernière importance. En effet elle est favorablement située sur le chemin de l'Italie et de la Sicile ; elle peut empêcher la marine de ces pays de se joindre à celle du Péloponèse, comme aussi faciliter à la vôtre ce même trajet, sans parler des autres commodités qu'elle vous présente.

« Pour résumer sommairement les divers motifs qui vous engagent à ne pas nous abandonner, nous vous rappellerons qu'il y a en Grèce trois marines principales : la vôtre, la nôtre et celle des Corinthiens. Si vous permettez à deux d'entre elles de se fondre en une et à Corinthe de nous absorber, vous aurez à combattre sur mer les Corcyréens et les Péloponésiens réunis. Si au contraire vous nous accueillez, au jour du péril vous aurez, grâce à nos vaisseaux, la supériorité du nombre. »

XXXVII. Ainsi parlèrent les Corcyréens ; après eux les Corinthiens s'exprimèrent en ces termes :

« Puisque dans leur discours les Corcyréens ici présents ne se sont pas bornés à réclamer votre alliance, mais qu'à les entendre nous sommes dans nos torts et nous leur faisons une guerre injuste, nous devons préalablement répondre à ce double reproche ; après quoi nous aborderons le fond de la question, afin que vous avisiez plus mûrement sur notre requête et ne repoussiez la leur qu'à bon escient.

« A les entendre, c'est par modération qu'ils se sont abstenus jusqu'ici de toute alliance. Tant s'en faut! c'est par scélératesse, et nullement par vertu, qu'ils ont suivi ce système; c'est pour n'avoir ni associé ni témoin dans leurs rapines et pour s'épargner des affronts[1]. Ajoutez que leur ville, par sa position indépendante, leur permet mieux que ne le feraient des traités de se constituer eux-mêmes les juges de ceux qu'ils offensent, parce que, fréquentant peu les ports étrangers, ils reçoivent très-souvent dans le leur les vaisseaux des autres nations, forcés d'y relâcher : à cela se réduit ce beau principe d'isolement dont ils font étalage; ce n'est pas qu'ils craignent de tremper dans des iniquités; c'est qu'ils veulent être injustes seuls, user de violence quand ils sont les plus forts, ravir dans l'ombre le bien d'autrui, et nier effrontément leurs usurpations. S'ils avaient cette probité dont ils se vantent, plus ils sont à l'abri des attaques du dehors, plus ils tiendraient à honneur de rester dans les voies légales.

XXXVIII. « Mais ils n'ont garde d'agir ainsi ni avec les autres, ni avec nous. Bien qu'ils soient nos colons, ils n'ont cessé de se séparer de nous, et maintenant ils nous combattent, sous prétexte qu'on ne les a pas envoyés en colonie pour être maltraités. A notre tour nous prétendons ne pas les avoir établis pour être en butte à leurs insultes, mais pour être leurs chefs et recevoir d'eux les hommages requis. Nos autres colonies nous vénèrent, et il n'y a pas de métropole plus chère que nous à ses colons. Si donc nous sommes bien vus du plus grand nombre, il est clair que nous ne saurions avec justice déplaire uniquement à ceux-ci, et que nous ne leur ferions pas une guerre exceptionnelle, si nous n'avions été exceptionnellement offensés. Et quand nous aurions des torts, il serait beau à eux de céder à notre colère, comme il serait honteux à nous de faire violence à leur modération. Mais non; pleins d'arrogance et infatués de leurs richesses, ils ont commis divers outrages envers nous, et en dernier lieu ils se sont emparés de notre ville d'Épidamne, qu'ils se gardaient bien de revendiquer quand elle était dans la détresse, mais qu'ils ont prise de force quand nous sommes allés à son secours.

XXXIX. « Ils prétendent avoir d'abord offert de s'en rapporter à des arbitres. A quoi nous répondons que ce n'est pas parler sérieusement que d'invoquer la justice en prenant d'avance ses sûretés, mais qu'il faut avant le débat mettre ses actions d'accord avec ses paroles. Or ce n'est pas avant de commencer le

siége d'Épidamne, mais seulement lorsqu'ils ont cru que nous n'y serions pas indifférents, qu'ils ont fait l'offre spécieuse d'un arbitrage. Puis, après cette première faute, ils viennent ici vous proposer de devenir, non pas leurs alliés, mais leurs complices, et de les recevoir quand ils se sont séparés de nous. C'était lorsqu'ils n'avaient rien à craindre qu'il leur fallait venir à vous, et non lorsque nous sommes offensés et qu'eux-mêmes se trouvent en péril. Vous qui jadis n'avez point participé à leur puissance, vous leur accorderiez aujourd'hui votre protection; et, après être restés étrangers à leurs méfaits, vous partageriez avec eux nos ressentiments! Il y a longtemps qu'ils auraient dû mettre en commun leurs forces avec les vôtres, pour courir ensemble les chances des événements [1].

XL. « Il est donc démontré que nos plaintes sont fondées et que ces gens sont coupables de violence et d'usurpation. Apprenez maintenant que vous ne sauriez les accueillir sans injustice.

« Le traité porte, il est vrai, que toute ville qui n'y est pas inscrite, peut à son gré s'adjoindre à l'une ou à l'autre des parties contractantes. Mais cette clause n'a pas été introduite en faveur des peuples qui n'entreraient dans l'alliance que pour nuire à autrui; elle ne concerne que ceux-là seulement qui, ayant la libre disposition d'eux-mêmes, se trouvent avoir besoin de protection, et qui n'apportent pas à ceux qui auraient l'imprudence de les accueillir, la guerre au lieu de la paix. Or c'est là ce qui vous arriverait si vous ne nous écoutiez pas. En effet, vous ne deviendrez pas seulement leurs auxiliaires, mais nos ennemis au lieu de nos alliés. Si vous marchez avec eux, nous ne pouvons les punir sans vous frapper en même temps. Votre devoir est avant tout de garder la neutralité, ou mieux encore de vous joindre à nous; car vous êtes liés par un traité avec les Corinthiens, tandis qu'avec les Corcyréens vous n'avez jamais eu même un simple armistice.

« D'ailleurs vous ne devez pas encourager les défections. Nous-mêmes, lors de la révolte des Samiens, nous ne fûmes pas de ceux qui l'appuyèrent par leur suffrage [1]. Les Péloponésiens étaient partagés sur la convenance de secourir Samos; nous soutînmes hautement que c'est à chacun de châtier ses propres alliés. Si vous accueillez, si vous protégez des coupables, on verra tout autant de vos sujets se joindre à nous, et la loi que vous aurez établie tournera contre vous plus encore que contre nous-mêmes.

XLI. « Tels sont les titres que nous avons à faire valoir auprès de vous, titres suffisants d'après les lois de la Grèce. De plus, nous pouvons faire appel à votre reconnaissance, et nous autoriser d'un ancien service, dont nous demandons aujourd'hui la réciprocité. N'étant pas vos ennemis, il n'est pas à craindre que nous nous fassions une arme contre vous de cette reconnaissance, et nous ne sommes pas assez vos amis pour en abuser. Lorsque jadis, antérieurement aux guerres Médiques, vous manquiez de vaisseaux longs pour lutter contre Égine, vous en reçûtes vingt des Corinthiens [1]. Ce service, joint à celui que nous vous rendîmes en empêchant les Péloponésiens de secourir Samos, vous permit de triompher des Éginètes et de punir les Samiens. Or cela se passait dans une de ces circonstances, où les hommes, tout entiers à la poursuite de leurs ennemis, oublient tout pour ne songer qu'à la victoire; ils regardent alors comme ami quiconque les sert, fût-il auparavant leur ennemi, et comme adversaire quiconque les contrarie, fût-ce même un ami; car ils sacrifient jusqu'à leurs intérêts domestiques pour satisfaire leur passion du moment.

XLII. « Réfléchissez à ces faits, et que les plus jeunes d'entre vous, après les avoir vérifiés auprès de leurs aînés, se disposent à nous payer d'un juste retour. Et qu'on ne s'imagine pas que, si notre cause est légitime, votre intérêt, en cas de guerre, serait différent du nôtre. L'intérêt bien entendu consiste à faire le moins de fautes possible. D'ailleurs, cette perspective de guerre, dont les Corcyréens vous font peur afin de vous décider à une injustice, est encore incertaine ; et il serait peu sage d'encourir pour ce motif, de la part des Corinthiens, une inimitié certaine et immédiate. Mieux vaudrait dissiper les défiances soulevées au sujet de Mégare [1]; un dernier service rendu à propos, quelque léger qu'il soit, suffit pour effacer une offense grave.

« Ne soyez pas séduits par l'offre qu'ils vous font d'une marine puissante. On assure bien mieux sa position en respectant ses égaux qu'en se laissant entraîner, par un apparent avantage, à poursuivre un périlleux avenir.

XLIII. « Mais puisque nous avons rappelé ce que nous avons dit autrefois à Lacédémone, que chacun a le droit de châtier ses alliés, nous attendons de vous une décision semblable. Obligés par notre suffrage, vous ne voudrez pas nous nuire par le vôtre. Payez-nous plutôt de retour. Songez que c'est ici le moment où celui qui nous sert devient notre ami et celui qui nous

contrarie notre ennemi. Ne recevez pas malgré nous ces Corcyréens dans votre alliance et ne les soutenez pas dans leurs injustices. Par là vous ferez ce qu'exigent de vous votre devoir et vos plus chers intérêts. »

XLIV. Tel fut le discours des Corinthiens. Les Athéniens écoutèrent les deux partis et tinrent à ce sujet deux assemblées. Dans la première ils inclinèrent en faveur des Corinthiens; dans la seconde ils se ravisèrent. Ils ne voulurent pas conclure avec les Corcyréens une ligue offensive et défensive, parce que, si Corcyre venait à réclamer leur coopération contre Corinthe, le traité avec le Péloponèse se serait trouvé rompu; mais ils formèrent avec eux une alliance défensive, s'engageant à se secourir mutuellement en cas d'attaque dirigée contre Corcyre, contre Athènes ou contre leurs alliés. On sentait bien que de toute manière on aurait la guerre avec le Péloponèse : aussi voulait-on ne pas abandonner aux Corinthiens une ville qui possédait une si forte marine; on préférait mettre ces peuples aux prises entre eux, afin d'avoir meilleur marché de Corinthe et des autres puissances navales quand viendrait le moment de les combattre. Enfin Corcyre paraissait favorablement située sur la route de l'Italie et de la Sicile [1].

XLV. Tels furent les motifs qui déterminèrent les Athéniens à recevoir Corcyre dans leur alliance. A peine les Corinthiens furent-ils partis, qu'on envoya au secours des Corcyréens dix vaisseaux commandés par Lacédémonios, fils de Cimon, par Diotimos, fils de Strombichos, et par Protéas, fils d'Épiclès. Ils eurent ordre de ne pas combattre les Corinthiens, à moins que ceux-ci ne vinssent attaquer Corcyre et ne menaçassent d'une descente cette île ou quelque place de sa dépendance; dans ce cas ils devaient s'y opposer de tout leur pouvoir. On voulait, par ce moyen terme, éviter la rupture du traité. Ces dix vaisseaux arrivèrent à Corcyre.

XLVI. Les Corinthiens, aussitôt leurs préparatifs terminés, firent voile contre Corcyre avec cent cinquante vaisseaux, savoir, dix d'Élis, douze de Mégare, dix de Leucade, vingt-sept d'Ambracie, un d'Anactorion, et quatre-vingt-dix de Corinthe. Chacun de ces contingents avait son général particulier; les Corinthiens en avaient cinq, et entre autres Xénoclès fils d'Euthyclès. Partis de Leucade, ils gagnèrent le continent qui fait face à Corcyre, et allèrent mouiller à Chimérion en Thesprotide. C'est un port au-dessus duquel se trouve, à quelque distance de la mer, une ville nommée Éphyra, appartenant à

l'Éléatide, district de Thesprotide. Non loin de cette place, le lac Achérusien se décharge dans la mer. Le fleuve Achéron, après avoir traversé la Thesprotide, va se perdre dans ce lac et lui donne son nom. Un autre fleuve, le Thyamis, arrose aussi cette contrée et sépare la Thesprotide de la Cestrine. Dans l'espace compris entre ces deux fleuves, s'avance le cap Chimérion [1]. Ce fut sur ce point du continent que les Corinthiens abordèrent et qu'ils établirent un camp.

XLVII. A la nouvelle de leur approche, les Corcyréens équipèrent cent dix vaisseaux commandés par Miciadès, Ésimédès et Eurybatos, et allèrent camper dans une des îles nommées Sybota [1]. Les dix vaisseaux d'Athènes étaient présents. L'armée de terre, renforcée par mille hoplites de Zacynthe, prit position sur le promontoire de Leucimme. De leur côté, les Corinthiens avaient sur le continent un grand nombre de Barbares auxiliaires; car les habitants de ces contrées ont de tout temps été leurs amis.

XLVIII. Quand leurs dispositions furent terminées [1], les Corinthiens prirent des vivres pour trois jours et quittèrent Chimérion pendant la nuit, déterminés à livrer bataille. Ils étaient en mer au lever de l'aurore, lorsqu'ils découvrirent au large la flotte corcyréenne qui s'avançait contre eux. Dès qu'on se fut aperçu, chacune des deux armées se mit en ordre de combat. A l'aile droite des Corcyréens étaient placés les vaisseaux d'Athènes; le reste de la ligne était formé par les Corcyréens eux-mêmes, partagés en trois divisions, dont chacune était commandée par un des trois généraux. Les Corinthiens avaient à leur aile droite les vaisseaux de Mégare et d'Ambracie, au centre le reste de leurs alliés, chacun à son rang; les Corinthiens eux-mêmes occupaient la gauche avec les bâtiments les plus lestes. Ils se trouvaient ainsi en face des Athéniens et de l'aile droite de la flotte corcyréenne.

XLIX. Les signaux arborés de part et d'autre [1], on se joignit et l'action s'engagea. Des deux côtés les tillacs étaient couverts d'hoplites, d'archers et de gens de trait, mais rangés suivant l'ancienne tactique et d'une manière défectueuse. On se battait avec acharnement, mais sans art; on eût dit que l'action se passait sur terre. Une fois aux prises, le nombre et l'entassement des vaisseaux ne permettaient pas de se dégager aisément. Toute l'espérance de la victoire résidait dans les hoplites qui garnissaient les ponts, d'où ils combattaient de pied ferme, tandis que les bâtiments restaient immobiles. On ne cherchait

point à forcer la ligne ennemie[2]; mais on apportait au combat plus de courage et de vigueur que d'habileté; en un mot, ce n'était partout que tumulte et confusion.

Dans ce désordre, les vaisseaux d'Athènes voyaient-ils les Corcyréens pressés, ils accouraient pour intimider les ennemis; mais leurs généraux évitaient de prendre l'offensive, n'osant pas enfreindre leurs instructions. L'aile droite des Corinthiens fut très-maltraitée. Les Corcyréens, avec vingt-trois vaisseaux, la mirent en fuite, la dispersèrent et la poussèrent à la côte; puis, s'avançant jusqu'au camp, ils débarquèrent, brûlèrent les tentes désertes et pillèrent la caisse. Sur ce point, les Corinthiens et leurs alliés étaient donc vaincus et les Corcyréens vainqueurs; mais il en était tout autrement à la gauche, qu'occupaient les Corinthiens eux-mêmes, et où ils avaient un avantage décidé; car les Corcyréens, déjà inférieurs en nombre, étaient encore affaiblis par l'éloignement de leurs vingt vaisseaux détachés à la poursuite des ennemis. Les Athéniens, voyant leurs alliés ébranlés, les secoururent avec moins d'hésitation. Jusque-là ils s'étaient tenus sur la réserve; mais, quand la déroute fut décidée et que les Corinthiens s'acharnèrent sur leurs ennemis, chacun prit part à l'action; tout fut confondu; alors Corinthiens et Athéniens se virent forcés d'en venir aux mains ensemble.

L. Après la défaite, les Corinthiens ne s'arrêtèrent pas à remorquer les coques des bâtiments coulés; ils ne s'occupèrent que des hommes, et ce fut pour les massacrer bien plus que pour les faire prisonniers. Ignorant la défaite de leur aile droite, ils allaient tuant indistinctement amis et ennemis; comme les deux flottes étaient très-nombreuses et qu'elles couvraient une vaste étendue de mer, il n'était pas facile dans la mêlée de discerner les vainqueurs et les vaincus. Ce fut, pour le nombre des vaisseaux, le combat naval le plus considérable que les Grecs se fussent encore livré entre eux.

Les Corinthiens, après avoir poursuivi les Corcyréens jusqu'à terre, se mirent à rassembler les débris des navires et leurs propres morts. Ils en recueillirent la majeure partie et les amenèrent aux Sybota, port désert de la Thesprotide, où étaient postés les Barbares auxiliaires[1]. Cela fait, ils se rallièrent et cinglèrent de nouveau contre les Corcyréens. Ceux-ci, craignant une descente sur leur territoire, réunirent ce qui leur restait de bâtiments en état de service, y joignirent ceux qui n'avaient pas combattu, et, accompagnés des vaisseaux athé-

niens, ils se portèrent à la rencontre de la flotte ennemie. Il était déjà tard et l'on avait chanté le *péan* [2] comme signal d'attaque, lorsque soudain les Corinthiens se mirent à reculer, en voyant s'approcher vingt vaisseaux d'Athènes. C'était un renfort que les Athéniens avaient envoyé après le départ de leur première escadre; ils avaient craint, non sans raison, que les Corcyréens ne fussent vaincus, et que leurs dix vaisseaux ne fussent pas suffisants pour les défendre.

LI. Les Corinthiens furent les premiers à découvrir ces vaisseaux; ils soupçonnèrent qu'ils venaient d'Athènes, et, les croyant plus nombreux qu'ils n'étaient, ils reculèrent. Les Corcyréens, moins bien placés pour les apercevoir, s'étonnaient de ce mouvement rétrograde; mais enfin quelques-uns les discernèrent et dirent que c'étaient des vaisseaux qui s'approchaient. Alors eux aussi se replièrent, car le jour commençait à baisser, et les Corinthiens par leur retraite avaient mis fin au combat. Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent, et l'engagement se termina à la nuit. Les Corcyréens avaient regagné leur campement sur la pointe de Leucimme, lorsque les vingt vaisseaux athéniens, commandés par Glaucon, fils de Léagros, et par Andocidès, fils de Léogoras, arrivèrent à travers les morts et les débris, peu après avoir été signalés. Comme il était nuit close, les Corcyréens eurent peur que ce ne fût l'ennemi; mais ensuite on les reconnut et ils entrèrent en rade.

LII. Le lendemain, les trente vaisseaux d'Athènes et tous ceux de Corcyre qui étaient encore à flot, cinglèrent vers le port des Sybota, où était mouillée la flotte corinthienne, et lui offrirent le combat. Les Corinthiens levèrent l'ancre et se rangèrent en ligne en avant du rivage; mais ils se tinrent immobiles, décidés qu'ils étaient à ne pas accepter la bataille, à moins d'absolue nécessité. Ils craignaient le renfort de vaisseaux intacts survenu d'Athènes, sans parler des difficultés qu'ils éprouvaient pour garder à bord leurs prisonniers et pour réparer leurs vaisseaux sur une plage déserte. Ils songeaient donc à effectuer leur retraite, et appréhendaient que les Athéniens, regardant le traité comme rompu à cause de l'engagement de la veille, ne leur fermassent le retour.

LIII. Ils résolurent en conséquence de faire monter des gens dans une nacelle et de les envoyer sans caducée [1] auprès des Athéniens, afin de sonder leurs dispositions; ils les chargèrent d'un message conçu en ces termes :

« Athéniens, vous avez tort de commencer la guerre et de

rompre le traité. Vous mettez obstacle à notre juste vengeance en tournant vos armes contre nous. Si votre intention est de vous opposer à ce que nous fassions voile contre Corcyre ou ailleurs, à notre volonté, si vous violez ainsi la foi jurée, prenez-nous d'abord et nous traitez en ennemis. »

A ces mots, les Corcyréens qui étaient à portée de la voix, s'écrièrent qu'il fallait les prendre et les tuer; mais les Athéniens répondirent :

« Péloponésiens, nous ne commençons point la guerre; nous ne rompons point le traité; mais nous sommes venus au secours des Corcyréens nos alliés. Si donc vous voulez aller quelque autre part, nous n'y mettons aucun obstacle; mais si vous menacez Corcyre ou quelqu'une de ses possessions, nous nous y opposerons de toutes nos forces. »

LIV. Sur cette réponse, les Corinthiens se disposèrent à retourner chez eux et dressèrent un trophée aux Sybota du continent. Les Corcyréens recueillirent les débris et les morts que la vague et un vent survenu pendant la nuit avaient dispersés et jetés sur leurs rivages. Ils dressèrent à leur tour un trophée aux Sybota de l'île, comme vainqueurs. Ainsi chacun des deux partis s'attribua la victoire : les Corinthiens, parce qu'ils avaient eu l'avantage dans le combat naval jusqu'à la nuit, à telles enseignes qu'ils avaient recueilli la majeure partie des débris et des morts, fait plus de mille prisonniers et coulé près de soixante-dix navires; les Corcyréens, parce qu'ils en avaient détruit une trentaine, et qu'après l'arrivée des Athéniens, ils avaient recueilli les débris et les morts jetés sur leurs côtes; parce qu'enfin, la veille, les Corinthiens avaient reculé devant eux à la vue de l'escadre athénienne, et n'avaient pas accepté le combat qui leur était offert. Telles furent les raisons pour lesquelles les deux partis se prétendirent vainqueurs et dressèrent des trophées.

LV. Les Corinthiens, en se retirant, s'emparèrent par surprise d'Anactorion, ville située à l'entrée du golfe d'Ambracie, et qu'ils avaient fondée conjointement avec les Corcyréens. Ils y laissèrent une colonie corinthienne et regagnèrent leurs foyers. Parmi les prisonniers corcyréens se trouvaient huit cents esclaves qu'ils vendirent; mais ils gardèrent prisonniers deux cent cinquante citoyens, et leur prodiguèrent toute espèce de soins, afin qu'à leur retour ils les aidassent à soumettre Corcyre, car la plupart d'entre eux appartenaient aux familles les plus puissantes de cette ville. Ainsi Corcyre échappa aux

armes de Corinthe, et la flotte athénienne se retira. Ce fut pour les Corinthiens un premier sujet de guerre contre les Athéniens, qui, en pleine paix, s'étaient joints aux Corcyréens pour les combattre.

LVI. Bientôt après ces événements, on vit éclore de nouveaux germes de discorde entre les Athéniens et les Péloponésiens. Les Corinthiens aspiraient à se venger des Athéniens; ceux-ci, pressentant leurs intentions hostiles, ordonnèrent à Potidée, ville située sur l'isthme de Pallène et colonie de Corinthe, mais alliée et tributaire d'Athènes, d'abattre la muraille qui regardait la Pallène [1], de livrer des otages, enfin de chasser les *épidémiurges* [2] que Corinthe y envoyait chaque année, et de n'en plus recevoir à l'avenir. Ils craignaient que les Potidéates ne se révoltassent à l'instigation de Perdiccas et des Corinthiens, et que leur exemple ne fût suivi par les autres alliés du littoral de la Thrace [3].

LVII. Ces mesures contre Potidée furent prises par les Athéniens immédiatement après le combat naval. Les Corinthiens ne dissimulaient plus leur animosité contre Athènes, et d'un autre côté Perdiccas, fils d'Alexandre et roi de Macédoine, venait de se brouiller avec les Athéniens, après avoir été leur ami et leur allié. Ce qui l'avait indisposé contre eux, c'était l'alliance qu'ils avaient conclue avec Philippe son frère, et avec Derdas (*a*), qui s'étaient ligués contre lui. Aussi la crainte lui fit-elle envoyer des députés à Lacédémone, afin d'armer le Péloponèse contre Athènes. Il se ménageait aussi les Corinthiens, en vue de la défection de Potidée; enfin il fit faire des propositions de révolte aux Bottiéens et aux Chalcidéens du littoral de la Thrace. Il pensait que la guerre lui serait plus facile, quand il aurait pour alliés ces peuples voisins. Instruits de ces menées, les Athéniens voulurent prévenir les défections; et, comme en ce moment même ils expédiaient trente vaisseaux et mille hoplites contre Perdiccas, ils ordonnèrent à Archestratos, fils de Lycomédès, et aux quatre [1] autres commandants de cette flotte, de prendre des otages à Potidée, de raser la muraille, et de surveiller les villes voisines pour empêcher leur rébellion.

LVIII. Les Potidéates envoyèrent une ambassade à Athènes pour obtenir qu'on ne prît pas de mesures nouvelles à leur égard. Ils députèrent aussi à Lacédémone, concurremment avec les

(*a*) Neveu de Perdiccas et de Philippe.

Corinthiens, afin de s'y ménager des secours à tout événement. Mais, lorsqu'ils eurent reconnu l'inutilité de leurs longues démarches à Athènes, qu'ils virent diriger aussi contre eux la flotte destinée pour la Macédoine, qu'enfin les autorités de Lacédémone leur eurent promis d'envahir l'Attique, si Potidée était attaquée par les Athéniens, alors croyant l'instant propice, ils s'empressèrent de former une ligue avec les Chalcidéens et les Bottiéens et de se mettre en révolte ouverte. Perdiccas persuada aux Chalcidéens d'abandonner leurs villes maritimes, de les détruire et d'aller s'établir loin de la mer, à Olynthe, dont ils feraient leur place d'armes. A ces émigrants il donna, pour toute la durée de la guerre avec les Athéniens, la jouissance de terres à lui appartenant, et situées en Mygdonie, aux environs du lac Bolbé [1]. Ces peuples donc détruisirent leurs villes, se retirèrent dans l'intérieur et se préparèrent à la guerre.

LIX. Cependant les trente vaisseaux d'Athènes arrivent sur les côtes de Thrace et trouvent Potidée, ainsi que les places voisines, en pleine insurrection. Les généraux, ne se croyant pas en mesure, avec les forces dont ils disposaient, de combattre à la fois Perdiccas et les villes révoltées, se tournèrent contre la Macédoine, premier but de leur expédition, et tendirent la main à Philippe et aux frères de Derdas, qui de l'intérieur avaient envahi la Macédoine.

LX. Lorsque les Corinthiens apprirent la révolte de Potidée et la présence d'une flotte athénienne dans les eaux de la Macédoine, ils conçurent des craintes au sujet de leur colonie, et, se regardant comme également menacés, ils y firent passer seize cents hoplites et quatre cents peltastes [1], composés de volontaires de Corinthe et de soldats recrutés à prix d'argent dans le reste du Péloponèse. A la tête de ces troupes était Aristéus, fils d'Adimantos, dévoué de tout temps aux Potidéates. Ce fut par affection pour ce chef que la plupart des volontaires de Corinthe le suivirent. Cette armée fut rendue sur les côtes de Thrace quarante jours après la révolte de Potidée.

LXI. Les Athéniens ne tardèrent pas à être informés de ces soulèvements. Quand ils surent qu'Aristéus avait conduit des renforts en Chalcidique, ils y envoyèrent deux mille hoplites d'Athènes et quarante vaisseaux, commandés par Callias, fils de Calliadès, avec quatre autres généraux. A leur arrivée en Macédoine, ils trouvèrent les mille hommes de la première expédition maîtres de Thermé depuis quelques jours, et faisant le

siége de Pydna. Ils campèrent eux-mêmes sous les murs de cette place qu'ils achevèrent d'investir. Cependant, comme ils avaient hâte d'atteindre Potidée, où Aristéus était déjà, ils se virent forcés de conclure un accommodement et une alliance avec Perdiccas; puis ils quittèrent la Macédoine. Parvenus à Berrhée [1], ils firent une tentative contre cette ville; mais n'ayant pu s'en emparer, ils changèrent de direction et prirent la route de terre pour marcher contre Potidée, avec trois mille hoplites, renforcés d'un grand nombre d'alliés et de six cents cavaliers macédoniens sous les ordres de Philippe et de Pausanias [2]. En même temps la flotte, forte de soixante-dix voiles, rangeait la côte. Ils marchaient à petites journées, et mirent trois jours à gagner Gigonos [3], où ils campèrent.

LXII. Les Potidéates et les Péloponésiens d'Aristéus attendaient les Athéniens dans un camp placé sur l'isthme, du côté d'Olynthe. On avait établi un marché hors de la ville. Les confédérés avaient élu pour chef de toute l'infanterie Aristéus, et pour chef de la cavalerie Perdiccas. Celui-ci avait promptement abandonné les Athéniens pour revenir aux Potidéates, et s'était fait remplacer dans le commandement par Iolas. Le plan d'Aristéus consistait à occuper l'isthme avec ses propres troupes et à surveiller l'approche des Athéniens, tandis que les Chalcidéens, leurs alliés du nord de l'isthme et les deux cents cavaliers de Perdiccas, resteraient en observation à Olynthe, avec ordre de prendre à revers l'armée athénienne à son premier mouvement offensif contre Potidée.

Le général athénien Callias et ses collègues détachèrent vers Olynthe la cavalerie macédonienne avec quelques alliés, afin de neutraliser les troupes réunies devant cette place; puis ils levèrent le camp et marchèrent contre Potidée. Lorsqu'ils furent à l'isthme et qu'ils virent les ennemis se ranger en bataille, ils suivirent leur exemple, et bientôt après l'action s'engagea. L'aile que commandait Aristéus, formée de soldats d'élite, Corinthiens et autres, mit en fuite le corps qui lui était opposé et le poursuivit au loin; mais le reste de l'armée potidéate et péloponésienne fut vaincu par les Athéniens et se réfugia dans la ville.

LXIII. A son retour de la poursuite, Aristéus, voyant que cette partie de l'armée avait été défaite, hésita d'abord de quel côté il tenterait de faire retraite, vers Olynthe ou vers Potidée. Le parti auquel il s'arrêta, fut de serrer sa troupe autant que possible et de se jeter à la course dans Potidée. Il y réussit, non

sans peine, en marchant dans la mer le long de la berme[1] et sous une grêle de traits[2]. Il perdit quelques hommes, mais il sauva le plus grand nombre.

Quant au corps placé en observation en avant d'Olynthe, — cette ville s'aperçoit de Potidée, dont elle n'est éloignée que de soixante stades[3], — lorsqu'on eut arboré les signaux et que l'action fut engagée, il fit un mouvement en avant pour y prendre part; mais les cavaliers macédoniens lui barrèrent le passage. D'ailleurs, comme la victoire se déclara promptement en faveur des Athéniens, l'armée d'Olynthe, voyant les signaux abaissés, rentra dans la place, et les Macédoniens rejoignirent les Athéniens. Ainsi des deux côtés la cavalerie ne fut pas engagée.

Après ce combat, les Athéniens érigèrent un trophée et rendirent les morts par composition. Les Potidéates et leurs alliés avaient perdu un peu moins de trois cents hommes; les Athéniens cent cinquante, avec Callias leur général.

LXIV. Aussitôt les Athéniens tracèrent des lignes et bloquèrent la ville du côté de l'isthme[1]; mais ils laissèrent libre le côté qui regarde la Pallène. Il leur semblait impossible de passer dans cette presqu'île pour y établir des lignes obsidionales, tout en continuant à garder l'isthme; se diviser ainsi, c'eût été prêter le flanc aux attaques des ennemis. Lorsqu'on sut à Athènes que Potidée n'était pas investie du côté de la Pallène, on envoya un renfort de seize cents hoplites athéniens, sous les ordres de Phormion, fils d'Asopios. Ce général arriva dans la Pallène; et, prenant Aphytis[2] comme point de départ, il s'avança lentement vers Potidée en ravageant le pays. Personne ne se présenta pour le combattre, et il éleva une circonvallation du côté de la Pallène. Ainsi Potidée se trouva étroitement cernée de part et d'autre, en même temps que la flotte la bloquait par mer.

LXV. Aristéus, voyant la place investie et sans espoir de salut, à moins d'un secours du Péloponèse ou de quelque autre événement inespéré, conseilla aux Potidéates de ne laisser dans la ville que cinq cents hommes, pour ménager les vivres, et de profiter du premier vent favorable pour faire sortir le reste de la population. Il offrait d'être lui-même au nombre des demeurants; mais son avis ne fut pas goûté. Voulant donc prendre les dispositions devenues nécessaires et mettre dans le meilleur ordre possible les affaires du dehors, il sortit par mer, en se dérobant à la croisière athénienne. Il se rendit chez les Chalci-

déens, et fit la guerre de concert avec eux. C'est ainsi qu'il tua bon nombre de Sermyliens[1] dans une embuscade qu'il leur tendit sous les murs de leur ville. En même temps, il agissait dans le Péloponèse pour obtenir quelque secours. Après l'investissement de Potidée, Phormion prit avec lui sa troupe de seize cents hommes et alla ravager la Chalcidique et la Bottique[2], où il s'empara de quelques bourgades.

LXVI. Tels furent, entre Athènes et le Péloponèse, les griefs qui précédèrent la guerre. Les Corinthiens se plaignaient que leur colonie de Potidée, avec les soldats de Corinthe et du Péloponèse qu'elle renfermait, fût assiégée par les Athéniens. Ceux-ci à leur tour accusaient les Péloponésiens d'avoir insurgé une ville alliée et tributaire d'Athènes et d'être venus les combattre ouvertement, de concert avec les Potidéates. Néanmoins, la rupture n'avait pas encore éclaté; la trêve subsistait toujours; car les Corinthiens n'avaient pas agi en vertu d'une délibération publique.

LXVII. Mais quand ils virent Potidée investie, ils ne se tinrent plus en repos. Craignant et pour la place et pour ceux des leurs qui s'y trouvaient, ils invitèrent leurs alliés à se rencontrer à Lacédémone. Eux-mêmes s'y rendirent et accusèrent hautement les Athéniens d'avoir rompu le traité et offensé le Péloponèse. Les Éginètes n'osèrent pas envoyer ostensiblement une ambassade; mais ils poussèrent sourdement à la guerre, sous prétexte qu'ils ne jouissaient pas de l'indépendance qui leur avait été garantie par le traité. Les Lacédémoniens, après avoir convoqué ceux de leurs alliés qui avaient à se plaindre d'Athènes, à quelque titre que ce fût, tinrent leur assemblée ordinaire[1] et les invitèrent à parler. Plusieurs répondirent à cet appel et firent successivement entendre leurs griefs. En particulier les Mégariens articulèrent diverses accusations graves; ils se plaignirent surtout de ce que les Athéniens, contrairement au traité, leur fermaient tous les ports de leur obéissance ainsi que le marché d'Athènes[2]. Les Corinthiens, après avoir laissé les autres alliés aigrir les Lacédémoniens, parurent les derniers et s'exprimèrent ainsi :

LXVIII. « Lacédémoniens, la loyauté qui chez vous préside aux relations publiques et particulières fait que vous n'écoutez pas sans défiance les imputations dont on charge autrui. Si d'une part cette qualité est une marque de sagesse, de l'autre elle vous laisse dans une profonde ignorance des affaires du dehors. Bien que nous vous ayons plus d'une fois prévenus des torts que

les Athéniens s'apprêtaient à nous faire, vous n'avez pas tenu compte de nos avertissements et vous les avez crus dictés par notre ressentiment personnel. Voilà pourquoi ce n'est pas avant l'offense reçue, mais seulement au moment où le mal s'accomplit, que vous avez convoqué les alliés ici présents, devant lesquels il nous appartient d'autant mieux de prendre la parole, que nous avons les plus justes motifs de plainte, nous qui sommes victimes à la fois des outrages d'Athènes et de votre indifférence.

« Si les injustices des Athéniens envers la Grèce étaient secrètes, il faudrait éclairer ceux qui pourraient les ignorer; mais qu'est-il besoin de longs discours contre des gens qui, vous le voyez, ont déjà asservi les uns, dressent des embûches aux autres, surtout à nos alliés, et se sont préparés de longue main à la guerre? Autrement ils ne nous auraient pas enlevé Corcyre et ils n'assiégeraient pas Potidée, deux places dont l'une est admirablement située pour favoriser toutes les entreprises sur le littoral de la Thrace, tandis que l'autre eût donné aux Péloponésiens une marine imposante.

LXIX. « La faute en est à vous, qui leur avez permis d'abord de fortifier leur ville après les guerres Médiques, puis d'élever les longs murs, et qui n'avez cessé de ravir la liberté, non-seulement à leurs sujets, mais encore à vos propres alliés; car le véritable auteur de l'asservissement n'est pas tant celui qui l'impose, que celui qui, pouvant l'empêcher, néglige de le faire, surtout s'il aspire au titre glorieux de libérateur de la Grèce.

« Puis c'est à grand'peine que nous avons été assemblés, sans même que la question soit nettement posée. Il s'agissait en effet de savoir, non pas si nous étions offensés, mais comment nous repousserions les offenses. Ceux qui les commettent s'avancent contre nous sans retard et avec un parti pris, tandis que nous délibérons encore. Nous connaissons par quelle marche progressive les Athéniens poursuivent le cours de leurs empiétements; aussi longtemps qu'ils se sont flattés, grâce à votre apathie, de rester dans l'ombre, ils ont modéré leur audace; mais une fois qu'ils vous sauront instruits et indifférents, ils se donneront libre carrière. Vous êtes les seuls des Grecs qui vous plaisiez dans l'inaction, qui vous défendiez non par les armes, mais par l'inertie; les seuls qui, pour abattre un adversaire, attendiez que ses forces soient doublées, au lieu de l'attaquer au début.

« Et pourtant l'on vantait la fermeté de votre politique; mais l'éloge était peu mérité. Nous savons que le Mède est arrivé des extrémités de la terre jusqu'au Péloponèse, avant de rencontrer de votre part une résistance sérieuse; et aujourd'hui vous fermez les yeux sur les entreprises des Athéniens, qui ne sont pas éloignés comme lui, mais qui sont à nos portes. Au lieu de prévenir leurs attaques, vous préférez les attendre et courir les chances de la lutte contre un ennemi devenu plus puissant. Vous n'ignorez pas cependant que le Barbare n'a dû qu'à lui-même la majeure partie de ses revers, et que, si nous avons jusqu'ici résisté aux coups des Athéniens, c'est grâce à leurs propres fautes bien plus qu'à votre appui; car les espérances placées en vous ont déjà perdu bien des gens, qui, par excès de confiance, ont été pris au dépourvu.

« Que nul de vous ne voie dans nos paroles des accusations haineuses plutôt qu'une juste remontrance; les remontrances s'adressent à des amis en faute, les accusations à de coupables ennemis.

LXX. « D'ailleurs nous pensons avoir, plus que personne, le droit d'infliger le blâme à autrui, car de graves intérêts sont engagés de notre côté, sans que vous paraissiez vous en faire une juste idée. Vous n'avez pas réfléchi non plus au caractère de ces Athéniens que vous allez avoir à combattre, caractère qui contraste si complétement avec le vôtre.

« Ils sont entreprenants et aussi prompts à exécuter un projet qu'à le concevoir; vous, il vous suffit de conserver ce que vous possédez; jamais vous ne visez au delà, jamais vous ne prenez même les mesures indispensables. Ils ont plus d'audace que de force, plus de témérité que de jugement; ils vivent d'espérance au milieu même des revers. Chez vous au contraire l'action ne répond jamais à la puissance; vous vous défiez des choses même les plus sûres, et ne pensez jamais pouvoir sortir d'un mauvais pas. Ils aiment le mouvement, vous le repos; volontiers ils courent le monde, tandis qu'il n'y a pas d'hommes plus sédentaires que vous; sortir de ses foyers leur paraît un moyen d'accroître ses possessions, à vous de les compromettre. Vainqueurs de leurs ennemis, ils s'élancent à de nouvelles conquêtes; vaincus, ils ne se laissent abattre qu'un instant. Dès qu'il faut servir leur patrie, rien de moins à eux que leurs corps, rien de plus à eux que leur esprit. Échouent-ils dans leurs desseins, ils crient qu'on les dépouille; réussissent-ils, c'est peu en comparaison de ce qu'ils

prétendent. Trompés dans leurs efforts, ils se consolent par de nouvelles combinaisons; pour eux seuls l'espoir est réalisé aussitôt que conçu, tant l'action suit de près la pensée. Tout cela se poursuit avec des fatigues et des dangers sans fin; ils ne se donnent pas le temps de jouir, car ils ont hâte d'acquérir davantage. Pour eux, la meilleure fête, c'est le devoir accompli [1]; une oisive tranquillité leur paraît plus à plaindre qu'une activité laborieuse. En sorte que, pour les caractériser d'un seul mot, on peut dire qu'ils sont nés pour n'être jamais en repos et n'y jamais laisser les autres.

LXXI. « Et c'est en présence de tels antagonistes que vous vous croisez les bras! Vous ne croyez pas que le meilleur moyen d'assurer la paix soit de se préparer à la guerre tout en respectant la justice, tout en se montrant résolu à ne pas endurer un affront. Pour vous l'équité consiste à ne pas offenser les autres et à ne pas vous exposer pour votre propre défense. Vous y réussiriez à peine, si vous aviez des voisins qui vous ressemblassent; mais, nous venons de le dire, vos principes sont surannés en comparaison de ceux d'Athènes. Or il en est de la politique comme des arts; ce sont toujours les nouveaux procédés qui prévalent. Pour une ville pacifique, rien de mieux que l'immobilité; mais, quand on est forcé de faire face de plusieurs côtés à la fois, il faut être fécond en ressources. Voilà pourquoi la politique des Athéniens, avec leur humeur aventureuse, a admis plus d'idées neuves que la vôtre.

« Que ce soit donc ici le terme de vos lenteurs. Fidèles à vos promesses, marchez à la défense des Potidéates et de vos autres alliés, en entrant sans retard en Attique; n'abandonnez pas des amis et des frères à d'implacables ennemis, ne nous réduisez pas à nous jeter, en désespoir de cause, dans les bras d'un autre peuple. Il n'y aurait là de notre part aucune injustice, ni devant les dieux qui reçurent nos serments, ni devant les hommes de sens; car les violateurs de la foi jurée ne sont pas ceux qui, abandonnés à eux-mêmes, cherchent asile et protection, mais ceux qui délaissent leurs confédérés. Si vous montrez de la bonne volonté, nous resterons avec vous; aussi bien ne ferions-nous pas une action louable en changeant d'alliés, et nous n'en pourrions trouver de plus sympathiques. Là-dessus délibérez avec sagesse, et faites en sorte que, sous votre suprématie, le Péloponèse ne descende pas du rang où vos ancêtres l'ont placé. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvait alors à

Lacédémone des députés athéniens venus pour d'autres affaires. Informés des discours qui se tenaient dans l'assemblée, ils jugèrent à propos de s'y présenter, nullement pour repousser les inculpations des villes, mais pour montrer qu'il ne fallait rien décider à la hâte et sans mûr examen. Ils voulaient faire connaître toute l'étendue de la puissance d'Athènes, raviver les souvenirs des vieillards et instruire les jeunes gens de ce qu'ils pouvaient ignorer; en un mot, ils espéraient ramener les Lacédémoniens à des idées de paix. Ils se présentèrent donc et dirent qu'ils désiraient obtenir audience, s'il n'y avait pas d'empêchement. Admis dans l'assemblée, ils parurent à la tribune et prononcèrent le discours suivant :

LXXIII. « Nous n'avons pas été députés vers vous pour entrer en lice avec vos alliés, mais pour nous acquitter de notre mission. Cependant, informés qu'il s'élève contre nous de violentes clameurs, nous avons demandé la parole, non pour répondre aux villes qui nous accusent, — car vous ne sauriez être juges entre elles et nous, — mais afin que, dans une affaire de cette gravité, vous ne preniez pas légèrement et sur leurs discours une résolution fâcheuse. D'ailleurs nous désirons, au sujet de la question soulevée contre nous, faire voir que ce que nous possédons nous l'avons acquis sans injustice, et que notre ville mérite que l'on compte avec elle.

« A quoi bon remonter aux temps tout à fait anciens, qui nous sont connus seulement par de vagues traditions? Mais les guerres Médiques et autres événements dont vous avez une connaissance personnelle, nous sommes forcés de les rappeler, dût-on nous reprocher d'y revenir sans cesse. Lorsque nous bravions le danger, c'était dans l'intérêt de tous; et, puisque vous avez eu votre part des résultats, qu'il ne nous soit pas interdit d'en rappeler le souvenir, pour peu qu'il nous soit utile. Nous parlerons bien moins pour nous disculper, que pour vous faire voir quelle est la ville que vous aurez à combattre, si vous prenez une résolution funeste.

« Disons-le donc : à Marathon nous fûmes les premiers et les seuls à combattre le Barbare; et lorsqu'il vint pour la seconde fois, trop faibles pour lui résister sur terre, nous montâmes sur nos vaisseaux, et notre peuple tout entier livra le combat naval de Salamine; nous empêchâmes une innombrable flotte de ravager une à une les villes du Péloponèse, incapables de se prêter un mutuel appui. Le roi lui-même le fit bien voir : vaincu sur mer, il se retira précipitamment avec la majeure

partie de ses troupes, ne se jugeant plus en état de continuer la lutte.

LXXIV. « En cet événement qui montra d'une manière éclatante que le salut des Grecs était dans leurs navires, nous mîmes pour notre part au service de la Grèce les trois principaux éléments de succès : les vaisseaux les plus nombreux, le général le plus habile et un zèle à toute épreuve. Sur quatre cents vaisseaux, nous en fournîmes à peu près les deux tiers[1] ; notre général fut ce Thémistocle, qui obtint qu'on livrerait bataille dans un détroit, et qui par là évidemment sauva la patrie commune : aussi lui avez-vous décerné plus d'honneurs qu'à aucun des étrangers qui sont venus jamais à Lacédémone[2] ; enfin notre zèle fut poussé jusqu'aux dernières limites. Quand nous vîmes que, par terre, nul ne venait à notre aide, et que les autres peuples jusqu'à nos frontières étaient asservis, nous abandonnâmes notre ville, nous détruisîmes nos propriétés ; et, ne voulant pas même alors trahir les alliés qui nous restaient encore, ou par notre dispersion leur devenir inutiles, nous montâmes sur nos vaisseaux pour affronter l'orage, sans vous garder rancune de votre tiédeur à nous secourir. Aussi pouvons-nous affirmer que nous ne fîmes pas moins pour vous que pour nous-mêmes. Quant à vous, c'est en laissant vos villes habitées, c'est pour en conserver la possession, qu'alarmés sur votre salut bien plus que sur le nôtre, vous vous mîtes en campagne : car tant qu'Athènes fut debout, rien ne vint de votre côté ; tandis que nous, c'est en partant d'une ville qui n'existait plus, c'est en bravant le péril avec une bien faible espérance de la reconquérir, que nous aidâmes à vous sauver en nous sauvant nous-mêmes. Si au contraire, craignant comme tant d'autres pour notre pays, nous nous étions d'abord soumis aux Mèdes, ou que plus tard, nous considérant comme perdus, nous n'eussions pas eu le courage de nous embarquer, l'insuffisance de votre marine vous eût empêchés de livrer une bataille navale, et le Barbare fût arrivé sans obstacle à ses fins.

LXXV. « Après tant de preuves de dévouement et d'intelligence, est-il juste que l'empire que nous possédons excite à ce point la jalousie des Grecs ? Nous l'avons acquis cet empire, non par violence, mais parce que les alliés, lorsque vous refusâtes d'achever la guerre contre les Barbares, nous déférèrent le commandement. Nous avons été contraints dès l'abord et par la nature des choses de donner à cet empire son extension actuelle ; en cela nous avons écouté la crainte, l'honneur et

l'intérêt. En butte à la haine générale, forcés de réprimer des défections, voyant votre vieille amitié faire place à la suspicion et à la malveillance, nous avons jugé périlleux de nous relâcher sur nos droits et de permettre aux défectionnaires de passer de votre côté. Or nul ne peut trouver mauvais qu'en présence des plus grands dangers on prenne soin de ses intérêts.

LXXVI. « Vous-mêmes, Lacédémoniens, vous commandez aux villes du Péloponèse, en y établissant le régime qui vous convient; mais si, dans le temps, vous aviez continué la guerre et encouru comme nous la haine dans le commandement, comme nous aussi vous auriez été à charge à vos alliés et obligés de les gouverner avec vigueur, sous peine de craindre pour vous-mêmes.

« Ainsi nous n'avons rien fait d'étrange ni de contraire à la nature humaine, en acceptant un empire qu'on nous offrait, et en le retenant d'une main ferme, dominés comme nous l'étions par les motifs les plus puissants, l'honneur, la crainte et l'intérêt. Ce n'est pas nous qui avons donné un tel exemple; de tout temps il a été admis que le plus faible fût maîtrisé par le plus fort. D'ailleurs nous croyons être dignes de l'empire, et vous en avez ainsi jugé vous-mêmes jusqu'au moment où des vues intéressées vous ont fait mettre en avant ces principes de justice qui n'ont jamais empêché personne de s'agrandir par la force, quand l'occasion s'en présentait. Ils méritent des louanges, ceux qui, tout en obéissant au penchant naturel à l'homme pour la domination, montrent plus d'équité que ne le permettrait leur puissance. Si le hasard voulait que d'autres prissent notre place, on verrait bientôt par comparaison combien nous sommes modérés. Et pourtant cette modération, loin de nous valoir de justes éloges, n'a été pour nous qu'une source de blâme.

LXXVII. « Nous avons beau, dans toutes nos contestations avec nos alliés, nous relâcher de nos droits, et maintenir l'égalité devant la loi, nous n'en passons pas moins pour rechercher les procès[1]. Personne ne se demande pourquoi l'on ne fait pas le même reproche à tous ceux qui commandent à d'autres peuples et qui se montrent moins modérés que nous envers leurs sujets : c'est que, lorsqu'on peut user de violence, on n'a que faire de procès. Mais nos alliés, habitués à vivre avec nous sur un pied d'égalité, viennent-ils à éprouver quelque mécompte par suite d'une divergence d'opinion ou de l'autorité que nous donne notre prééminence, au lieu d'être reconnaissants de ce qu'on ne

leur ôte pas le plus, mais seulement le moins, ils montrent plus de colère que si d'emblée nous eussions mis de côté la loi et commis des usurpations manifestes. Dans ce cas, ils n'auraient pas même songé à protester contre la soumission du plus faible au plus fort. C'est qu'apparemment on s'irrite plus de l'injustice que de la violence : la première, venant d'un égal, semble être une usurpation ; la seconde, appuyée sur la force, passe pour une nécessité. Ainsi nos alliés, quoiqu'ils eussent à subir, sous l'oppression du Mède, des lois bien plus rigoureuses, ne laissaient pas de s'y résigner, tandis que notre autorité leur paraît tyrannique. Faut-il s'en étonner? La domination présente est toujours odieuse. Quant à vous, s'il vous arrivait de nous supplanter et d'hériter de notre prééminence, vous ne tarderiez pas à voir s'évanouir cette faveur dont vous jouissez grâce à la crainte que nous inspirons, surtout si vous suiviez les mêmes principes que pendant la courte durée de votre commandement dans la guerre Médique[2] ; en effet, vos mœurs sont incompatibles avec celles des autres nations, sans compter que chacun de vous, une fois hors de son pays, ne suit plus ni les usages de sa patrie ni ceux du reste de la Grèce.

LXXVIII. « Délibérez donc mûrement, comme le mérite une question de la plus haute importance ; et n'allez pas, sur des idées et des accusations étrangères, vous jeter dans des embarras personnels. Avant de vous engager dans la guerre, songez à la grandeur des mécomptes qu'elle entraîne ; en se prolongeant, elle se plaît à multiplier les chances incertaines dont nos deux peuples sont encore éloignés pour le moment, sans qu'on puisse savoir quel est celui des deux partis que favorisera l'avenir. Quand on entreprend une guerre, on commence par où l'on devrait finir : on débute par les actions, et l'on attend d'avoir souffert pour avoir recours aux paroles. Pour nous, qui n'avons pas commis ce genre de faute et qui ne vous y voyons pas disposés, nous vous conseillons, pendant que nos résolutions sont libres encore, de ne pas rompre le traité et de ne pas violer les serments, mais de régler nos différends à l'amiable, conformément aux conventions ; autrement, nous prendrons à témoin les dieux vengeurs du parjure, et nous tâcherons de nous défendre en suivant la route que nous auront tracée nos agresseurs. »

LXXIX. Tel fut le discours des députés d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les plaintes de leurs alliés et la réponse des Athéniens, les firent tous retirer et délibérèrent

entre eux sur la question proposée. La majorité inclinait à prononcer que les Athéniens étaient coupables, et qu'il fallait leur déclarer la guerre immédiatement. Alors Archidamos, roi des Lacédémoniens, renommé pour ses lumières et pour sa modération, prit la parole et dit :

LXXX. « J'ai traversé bon nombre de guerres, et je vois ici bien des gens de mon âge qui peuvent en dire autant; ils n'imiteront donc pas le commun des hommes qui, par inexpérience, désirent la guerre, parce qu'ils la croient profitable et sans danger.

« Celle qui fait l'objet de votre délibération ne vous paraîtra pas sans importance, pour peu que vous y réfléchissiez. Aux Péloponésiens, aux peuples de notre voisinage, nous pouvons opposer une force égale, et ils sont à portée de nos coups; mais comment entreprendre légèrement une lutte contre des hommes qui habitent une terre éloignée, qui ont une grande expérience de la mer, qui sont abondamment pourvus de toutes choses, richesses privées et publiques, vaisseaux, chevaux, armes, population plus nombreuse qu'en aucune autre contrée de la Grèce, et qui de plus ont une foule d'alliés tributaires? Et sur quoi compterions-nous, pour nous hâter avant d'être suffisamment préparés? Sur notre marine? Mais à cet égard nous leur sommes inférieurs; et, si nous voulons nous exercer et nous mettre en état de leur tenir tête, il faudra du temps. Sur nos finances? Encore moins; car nous n'avons pas de trésor public, et nous sommes peu disposés à contribuer de nos deniers.

LXXXI. « Peut-être se repose-t-on sur notre supériorité militaire et numérique, et pense-t-on qu'il nous serait facile de ravager leur territoire par des invasions réitérées. Mais les Athéniens possèdent beaucoup d'autres pays soumis à leur domination, et ils se procureront par mer ce qui leur manque. Si nous essayons d'insurger leurs alliés, il faudra des flottes pour les soutenir; car ils sont la plupart insulaires. Quelle espèce de guerre ferons-nous donc? A moins d'être les plus forts sur mer ou de leur enlever les revenus qui alimentent leur marine, nous recevrons plus de mal que nous n'en ferons. Il ne sera plus possible de quitter les armes avec honneur, surtout après avoir été les premiers à les prendre.

« Ne nous berçons pas de l'idée que cette guerre se terminera promptement, si nous dévastons le pays ennemi. Je crains bien plutôt que nous ne la transmettions à nos enfants, tant

il est improbable que les Athéniens, ce peuple si fier, se rendent esclaves de leur territoire, ou se laissent intimider par la guerre, comme si c'était chose nouvelle pour eux.

LXXXII. « Je ne prétends pas que nous devions être insensibles au malaise de nos alliés, ou fermer les yeux sur les embûches qui leur sont tendues; ce que je dis, c'est qu'il ne faut pas encore faire appel aux armes, mais envoyer des députés et articuler nos griefs, sans menaces de guerre ni lâche condescendance. En attendant nous pousserons nos préparatifs; nous solliciterons l'adjonction de nouveaux alliés grecs ou barbares, pour tirer d'eux des secours maritimes ou pécuniaires. Et qui pourrait nous faire un crime, menacés comme nous le sommes par les Athéniens, de chercher notre salut dans l'alliance des Grecs et même des Barbares? En même temps, déployons toutes nos ressources. Si les Athéniens écoutent nos réclamations, ce sera bien; autrement, dans deux ou trois années, nous marcherons contre eux, si on le juge à propos, avec des chances meilleures. Et qui sait si, voyant nos préparatifs en harmonie avec nos paroles, ils ne seront pas plus disposés à céder, surtout quand nous n'aurons pas encore entamé leur territoire, et qu'ils auront à délibérer, non sur des ruines, mais sur des biens encore intacts? Ne croyez pas qu'entre nos mains leur pays soit autre chose qu'un otage, d'autant plus sûr qu'il sera mieux cultivé. Il nous faut donc ménager ce pays le plus possible, et ne pas rendre leur défaite plus difficile en les poussant au désespoir. Si au contraire, avec des préparatifs insuffisants et sur les plaintes de nos alliés, nous nous hâtons de ravager l'Attique, prenez garde que le Péloponèse n'en recueille de la honte et de l'embarras. On peut accorder les querelles des États et des individus; mais lorsque, pour des intérêts particuliers, nous aurons entrepris une guerre générale et d'une issue fort douteuse, il ne sera pas facile de la terminer avec honneur.

LXXXIII. « N'allez pas vous imaginer que, nombreux comme vous l'êtes et n'ayant affaire qu'à une seule ville, il y ait lâcheté à ne pas l'attaquer sur-le-champ. Les Athéniens n'ont pas moins d'alliés tributaires que nous; or la guerre dépend bien moins des armes que de l'argent qui en seconde le succès, surtout quand la lutte est entre une puissance continentale et une puissance maritime. Commençons donc par nous en procurer, et ne nous laissons pas d'abord entraîner par les discours de nos alliés. Puisque c'est nous qui aurons la responsabilité des ré-

sultats, quels qu'ils soient, donnons-nous au moins le temps de la réflexion.

LXXXIV. « Quant à cette lenteur, à cette temporisation qu'on nous reproche, gardez-vous d'en rougir ; la précipitation ne ferait que reculer le terme d'une guerre entreprise sans préparatifs. D'ailleurs nous habitons une ville qui n'a pas cessé d'être libre et grandement illustre, et ce dont on nous blâme n'est autre chose qu'une sage modération. C'est à cette qualité que nous devons de n'être ni insolents dans les succès, ni abattus comme tant d'autres dans les revers ; de ne pas nous laisser précipiter dans le péril par les flatteries qu'on nous adresse, et d'être impassibles aux reproches par lesquels on essaye de nous irriter.

« Cette prudence nous rend à la fois propres à la guerre et au conseil : à la guerre, parce que la modération est la source de l'honneur et l'honneur celle du courage ; au conseil, parce que nous avons été élevés trop simplement pour mépriser les lois et trop sévèrement pour les enfreindre ; enfin, parce que n'étant pas initiés aux connaissances oiseuses, nous ne possédons pas l'art de critiquer en belles phrases les plans de nos ennemis, sans nous soucier si nos actions répondront à nos paroles. Nous croyons que les idées d'autrui valent bien les nôtres et qu'on ne peut faire d'avance la part de l'avenir. Il faut toujours présumer nos adversaires bien inspirés et leur opposer des préparatifs réels, ne point placer nos espérances dans les fautes qu'ils pourront commettre, mais plutôt dans la justesse de nos calculs. Ne vous figurez pas qu'il y ait une grande différence entre un homme et un autre homme : s'il en est un qui excelle, c'est celui qui a été formé à l'école de la nécessité.

LXXXV. « N'abandonnons pas les maximes que nos pères nous ont léguées et dont nous nous sommes toujours bien trouvés. Ne décidons pas en un seul instant du sort de tant d'hommes, de tant de richesses, de tant de villes, de tant de gloire ; mais délibérons à loisir ; nous le pouvons mieux que d'autres parce que nous sommes forts. Envoyons à Athènes une première ambassade au sujet de Potidée, une seconde pour exposer les plaintes de nos alliés ; c'est un devoir, puisque les Athéniens offrent l'arbitrage, et que celui qui s'y réfère ne doit pas être de prime abord traité en ennemi. Pendant ce temps, préparons-nous à la guerre ; c'est le meilleur parti à prendre, celui qui inspirera à nos adversaires le plus de terreur. »

LXXXVI. Tel fut le discours d'Archidamos. Sthénélaïdas, un des éphores en charge, s'avança le dernier et dit :

« Je n'entends rien à toutes les arguties des Athéniens. Ils se sont donné force louanges, mais n'ont nullement prouvé qu'ils ne portent pas atteinte aux droits de nos alliés et à ceux du Péloponèse. Si jadis leur conduite fut belle contre les Mèdes et qu'aujourd'hui elle soit coupable envers nous, ils méritent une double peine, pour être devenus méchants de bons qu'ils étaient. Pour nous, nous sommes toujours les mêmes; et, si nous sommes sages, nous ne souffrirons pas qu'on offense nos alliés; nous n'hésiterons pas à prendre leur défense, puisqu'on n'hésite pas à les maltraiter. D'autres ont de l'argent, des vaisseaux, des chevaux en abondance : nous avons, nous, de braves alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Il ne s'agit pas ici de discussions ni de paroles, car ce n'est pas en paroles qu'ils sont attaqués; il faut leur porter secours au plus tôt et de toutes nos forces. Que nous parle-t-on de délibérer lorsqu'on nous outrage? C'est à ceux qui méditent l'injustice à délibérer longuement. Votez donc la guerre, Lacédémoniens, comme il est digne de Sparte; ne laissez pas les Athéniens s'agrandir davantage et ne trahissez pas vos alliés; mais, avec l'aide des dieux, marchez contre de perfides agresseurs. »

LXXXVII. Il dit, et, en sa qualité d'éphore, il mit lui-même la question aux voix dans l'assemblée des Lacédémoniens. Or, comme ceux-ci votent par acclamation et non au scrutin, il prétendit ne pas discerner quel était le cri le plus fort; et voulant les exciter encore plus à la guerre en rendant le suffrage manifeste : « Que ceux de vous, dit-il, qui regardent la paix comme rompue et les Athéniens comme coupables, se lèvent et passent de ce côté; que ceux qui sont d'un avis contraire passent de l'autre. » Les Lacédémoniens se levèrent et se partagèrent; une majorité imposante déclara le traité rompu. En conséquence, ils rappelèrent les alliés, et leur dirent qu'ils donnaient tort aux Athéniens; mais qu'ils voulaient, avant de leur déclarer la guerre, réunir tous les alliés et leur soumettre la question, afin d'agir d'un commun accord. Là-dessus les alliés s'en retournèrent; les députés d'Athènes partirent plus tard, après s'être acquittés de leur mandat. Ce vote de l'assemblée, qui déclarait le traité rompu, eut lieu la quatorzième année de la paix de trente ans, conclue après la conquête de l'Eubée*.

* L'an 432 avant Jésus-Christ.

LXXXVIII. En proclamant la rupture du traité et en votant la guerre, les Lacédémoniens cédèrent moins aux sollicitations de leurs alliés qu'à la crainte que leur causaient les Athéniens. Ils les voyaient déjà maîtres d'une partie de la Grèce, et ils avaient peur qu'ils ne s'agrandissent encore davantage.

LXXXIX. Il me reste maintenant à raconter de quelle manière les Athéniens étaient parvenus à la suprématie qui contribua tant à leur puissance.

Quand les Mèdes eurent quitté l'Europe, vaincus par les Grecs sur terre et sur mer; quand ceux d'entre eux qui, avec leurs vaisseaux, avaient cherché un refuge à Mycale, eurent été détruits, Léotychidas, roi des Lacédémoniens, qui commandait les Grecs en cette journée, retourna dans sa patrie avec les alliés du Péloponèse. Les Athéniens au contraire, avec les alliés de l'Ionie et de l'Hellespont déjà révoltés contre le roi, continuèrent la guerre et mirent le siége devant Sestos, que les Mèdes occupaient. Ils passèrent l'hiver sous les murs de cette place, dont ils s'emparèrent après la retraite des Barbares. Ensuite ils abandonnèrent l'Hellespont, et chacun regagna ses foyers.

A peine l'Attique avait-elle été évacuée par les Barbares, que les Athéniens faisaient revenir des lieux où ils les avaient mis à l'abri leurs enfants, leurs femmes et le restant de leurs effets; après quoi ils se disposèrent à reconstruire leur ville et leurs murailles. Il ne subsistait presque rien de l'ancienne enceinte; la plupart des maisons étaient tombées, sauf quelques-unes, qu'avaient occupées les principaux des Perses.

XC. Les Lacédémoniens, informés de ce projet, envoyèrent une ambassade à Athènes. Pour leur part, ils auraient vu avec plaisir que ni cette ville ni aucune autre n'eût de murailles; mais ils obéissaient surtout aux instances de leurs alliés, inquiets de l'essor qu'avait pris la marine autrefois nulle des Athéniens, et de l'audace déployée par eux dans la guerre Médique. Les députés invitèrent donc les Athéniens à ne point fortifier leur ville, mais plutôt à se joindre à eux pour détruire tous les remparts élevés en dehors du Péloponèse. Ils dissimulaient leurs intentions et leurs défiances; mais il ne fallait pas, disaient-ils, que le Barbare, si jamais il revenait, pût trouver une place forte qui servît de base à ses opérations, comme cela s'était vu en dernier lieu pour Thèbes[1]. Le Péloponèse, ajoutaient-ils, peut offrir à tous les Grecs une retraite et une place d'armes suffisantes.

Les Athéniens, d'après l'avis de Thémistocle, congédièrent à l'instant cette ambassade, avec réponse qu'ils allaient députer à Lacédémone sur ce sujet. Thémistocle demanda d'être envoyé lui-même sur-le-champ. Il conseilla de ne point faire partir aussitôt ceux qu'on lui donnerait pour collègues, mais de les retenir jusqu'à ce que la muraille eût atteint la hauteur strictement nécessaire pour soutenir un assaut. Toute la population, hommes, femmes et enfants, eut ordre de mettre la main à l'œuvre, sans épargner ni édifice public ni construction particulière, mais de démolir indistinctement tout ce qui pouvait servir aux travaux. Après avoir donné ces instructions et laissé entendre qu'il ferait le reste à Lacédémone, Thémistocle partit. Arrivé dans cette ville, au lieu de se rendre auprès des autorités, il usa d'atermoiements et de défaites; et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne se présentait pas à l'assemblée, il répondait qu'il attendait ses collègues demeurés en arrière pour terminer quelques affaires, mais qu'il comptait sur leur arrivée prochaine et s'étonnait de leur retard.

XCI. On croyait Thémistocle, parce qu'on avait pour lui de l'affection. Cependant il arrivait des gens qui annonçaient d'une manière positive qu'Athènes se fortifiait et que le mur prenait déjà de l'élévation; il n'y avait plus moyen d'en douter. Alors Thémistocle, s'apercevant de l'effet produit par ces nouvelles, conseilla aux Lacédémoniens de ne pas ajouter foi à de vaines rumeurs, mais d'envoyer quelques-uns de leurs concitoyens les plus considérés, qui feraient un rapport fidèle après avoir vu les choses par leurs yeux. On les fit donc partir. Thémistocle manda sous main aux Athéniens de retenir ces députés d'une manière aussi peu apparente que possible, jusqu'à ce que lui-même et ses collègues fussent de retour (ceux-ci l'avaient enfin rejoint et lui avaient appris que le mur était suffisamment élevé; c'étaient Abronychos fils de Lysiclès et Aristide fils de Lysimachos). Il craignait que les Lacédémoniens, une fois informés, ne les laissassent plus aller. Les Athéniens firent ce qu'il demandait. Alors Thémistocle leva le masque; et, se présentant aux Lacédémoniens, il leur déclara sans détour qu'Athènes était fortifiée et désormais en état de protéger ses habitants; que si les Lacédémoniens et leurs alliés voulaient y envoyer une députation, ce devait être à l'avenir comme à des hommes qui connaissaient également leurs propres intérêts et ceux de la Grèce; qu'en effet, lorsqu'ils avaient jugé utile d'abandonner leur ville et de monter sur leurs vaisseaux, ils avaient su pren-

dre à eux seuls cette résolution courageuse; et que, dans les délibérations communes, ils ne s'étaient montrés inférieurs en intelligence à personne. Si maintenant ils avaient trouvé bon de fortifier leur ville, c'était dans l'intérêt des alliés non moins que dans le leur; car il n'était pas possible, avec des positions inégales, d'apporter dans les discussions communes un esprit d'ensemble et d'égalité. Il fallait donc, ajoutait-il, ou que tous les alliés fussent dépourvus de murailles, ou qu'on approuvât ce qu'Athènes avait fait.

XCII. Les Lacédémoniens, à ce discours, ne laissèrent percer aucune aigreur contre les Athéniens. En leur envoyant une ambassade, ils n'avaient pas prétendu, dirent-ils, leur donner des ordres, mais simplement un conseil dicté par l'intérêt de tous. A cette époque ils étaient dans les meilleurs termes avec les Athéniens, à cause du zèle dont ceux-ci avaient fait preuve dans la guerre Médique; toutefois ils éprouvaient un secret déplaisir d'avoir manqué leur but. Quant aux députés, ils se retirèrent les uns et les autres sans récriminations.

XCIII. C'est ainsi que les Athéniens fortifièrent leur ville dans un court espace de temps. L'ouvrage porte encore aujourd'hui des traces de la précipitation avec laquelle il fut exécuté. Les fondements sont en pierres de toute espèce, non appareillées, telles que chacun les apportait. On y fit entrer jusqu'à des colonnes sépulcrales et des marbres sculptés. L'enceinte de la ville fut élargie en tout sens[1]. L'empressement faisait qu'on remuait tout sans distinction.

Thémistocle persuada aussi d'achever les constructions du Pirée, précédemment commencées pendant l'année de son archontat[2]. Cet endroit lui paraissait favorable à cause de ses trois ports naturels[3]; il pensait que les Athéniens trouveraient dans la marine les moyens de parvenir à une grande puissance. Le premier il osa dire qu'il fallait s'adonner à la mer, et il fit aussitôt mettre la main à l'œuvre. D'après son avis, on donna au mur l'épaisseur qu'on lui voit aujourd'hui autour du Pirée; les pierres étaient apportées par des chariots attachés deux à deux[4]; dans l'intérieur il n'y avait ni blocage ni mortier, mais le mur consistait en grosses pierres de taille, jointes par des crampons de fer scellés avec du plomb. La hauteur totale ne fut guère que la moitié de ce que projetait Thémistocle; il eût voulu que l'élévation et l'épaisseur de ces murailles défiassent tous les assauts, et il pensait que pour la défense il suffirait d'un petit nombre des hommes les moins valides, tandis que les autres

monteraient sur les vaisseaux. La grande importance qu'il attachait à la marine venait sans doute de ce qu'il avait reconnu que l'armée du roi avait l'accès plus facile par mer que par terre. A ses yeux, le Pirée était plus essentiel que la ville haute; souvent il conseillait aux Athéniens, s'ils venaient à être pressés sur terre, de descendre au Pirée et de s'y défendre sur leurs navires envers et contre tous.

Ce fut ainsi que les Athéniens élevèrent leurs remparts et les autres constructions, immédiatement après la retraite des Mèdes.

XCIV. Cependant Pausanias, fils de Cléombrotos, avait été envoyé de Lacédémone, avec vingt vaisseaux du Péloponèse, en qualité de général des Grecs. Cette armée, renforcée de trente vaisseaux athéniens et d'une foule d'alliés, se porta d'abord contre l'île de Cypre, qu'elle soumit en grande partie; de là, toujours sous le même commandement, elle alla attaquer Byzance, que les Mèdes occupaient, et qu'elle prit à la suite d'un siége.

XCV. Mais le caractère altier de Pausanias ne tarda pas à indisposer les Grecs, surtout les Ioniens et tous ceux qui s'étaient récemment soustraits à la domination du roi. Ils s'adressèrent donc aux Athéniens et les prièrent, en vertu de leur commune origine, de se placer à leur tête et de les protéger au besoin contre les violences de Pausanias. Les Athéniens accueillirent cette demande et s'occupèrent de prendre les mesures les plus convenables pour être en état d'y satisfaire.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens rappelèrent Pausanias pour lui faire son procès à l'occasion des faits dont ils avaient été informés. Les Grecs qui arrivaient à Lacédémone étaient unanimes à l'accuser, et son généralat ressemblait fort à la tyrannie. Il fut précisément rappelé au moment où les alliés, sauf les troupes du Péloponèse, passaient sous les ordres des Athéniens. De retour à Lacédémone, il fut condamné sur quelques chefs particuliers, mais absous des accusations les plus graves; on l'accusait surtout de *médisme*[1], et le reproche paraissait fondé. On lui retira donc le commandement; on fit partir à sa place, avec peu de monde, Dorcis et d'autres, dont les alliés déclinèrent l'autorité. Ces chefs aussitôt se retirèrent; dès lors les Lacédémoniens n'en envoyèrent plus. L'exemple de Pausanias leur faisait craindre qu'ils ne se pervertissent en sortant du pays; d'ailleurs ils étaient las de la guerre Médique; ils se reposaient sur les Athéniens du soin de la conduire, car en ce moment les deux peuples étaient amis.

XCVI. Ainsi investis du commandement par l'adhésion spontanée des alliés, auxquels Pausanias s'était rendu odieux, les Athéniens déterminèrent quelles villes auraient à fournir de l'argent ou des vaisseaux pour la continuation de la guerre contre les Barbares. Le prétexte fut de ravager le pays du roi par droit de représailles. De cette époque date chez les Athéniens l'institution des *Hellénotames*[1], magistrats chargés de recevoir le tribut, car tel fut le nom donné à cette contribution. Ce tribut fut fixé dans l'origine à quatre cent soixante talents[2]. Le trésor fut déposé à Délos, et les assemblées se tinrent dans le temple.

XCVII. Placés à la tête d'alliés originairement indépendants et ayant droit de suffrage dans des assemblées générales, les Athéniens étendirent peu à peu leur domination, soit par les armes, soit par des mesures administratives, dans l'intervalle compris entre la guerre Médique et celle-ci. Ils eurent tour à tour à combattre les Barbares, leurs propres alliés révoltés, et enfin les Péloponésiens, qu'ils rencontraient dans tous leurs différends. A ce propos je me suis permis une digression, parce que tous mes devanciers ont laissé cette période dans l'ombre, et se sont bornés à raconter l'histoire de la Grèce avant ou pendant les guerres Médiques. Le seul qui ait abordé ce sujet, Hellanicos, dans son histoire d'Athènes[1], n'a fait que l'effleurer, sans indiquer exactement la chronologie. D'ailleurs cet exposé achèvera de faire connaître comment s'établit l'empire des Athéniens.

XCVIII. D'abord, sous la conduite de Cimon, fils de Miltiade, ils assiégèrent et prirent sur les Mèdes la ville d'Éïon, à l'embouchure du Strymon. Les habitants furent vendus comme esclaves. Ensuite ils firent subir le même traitement à la population de Scyros, île de la mer Égée, habitée par des Dolopes, et qu'ils repeuplèrent par une colonie d'Athéniens[1]. Ils soutinrent aussi contre les Carystiens[2] une guerre, à laquelle le reste de l'Eubée demeura étranger et qui se termina par un accommodement. Après cela, les Naxiens se révoltèrent; mais ils furent attaqués, assiégés et soumis. Ce fut la première ville alliée qui fut privée de la liberté, contrairement au droit établi; plus tard les autres éprouvèrent successivement le même sort.

XCIX. Les défections provenaient de plusieurs causes, en particulier de la difficulté qu'éprouvaient la plupart des alliés à fournir régulièrement l'argent, les vaisseaux et même les hommes. Les Athéniens usaient de rigueur, et se faisaient haïr en

employant la contrainte envers des gens qui n'avaient ni l'habitude ni la volonté d'endurer les fatigues de la guerre[1]. Leur commandement avait cessé d'être accepté avec plaisir; dans les expéditions communes, ils ne traitaient plus les alliés en égaux, et il leur était facile de réprimer les rébellions. La faute en était aux alliés eux-mêmes; la plupart, dans leur répugnance à porter les armes et à s'éloigner de leurs foyers, s'étaient imposé, en place des vaisseaux à fournir, une somme d'argent équivalente Ainsi la marine athénienne s'accroissait avec les fonds fourn s par les alliés; et lorsque ceux-ci venaient à se révolter, ils se trouvaient engagés dans la guerre sans avoir ni l'expérience ni les forces nécessaires pour la soutenir.

C. Ce fut après ces événements que les Athéniens et leurs alliés livrèrent un combat sur terre et un combat naval contre les Mèdes à l'embouchure du fleuve Eurymédon en Pamphylie. Les Athéniens, commandés par Cimon, fils de Miltiade, remportèrent dans le même jour une double victoire. Ils prirent ou détruisirent les trirèmes phéniciennes au nombre de deux cents.

Quelque temps après eut lieu la défection des Thasiens, occasionnée par un différend au sujet des comptoirs et des mines qu'ils possédaient sur la côte de Thrace, située en face de leur île[1]. Les Athéniens dirigèrent une flotte contre Thasos, furent vainqueurs sur mer et opérèrent un débarquement.

Vers la même époque, ils envoyèrent dix mille colons, Athéniens et alliés, pour s'établir sur le bord du Strymon, à l'endroit alors appelé les Neuf-Voies et maintenant Amphipolis[2]. Ils s'emparèrent des Neuf-Voies sur les Édoniens; mais s'étant avancés dans l'intérieur des terres, ils furent taillés en pièces à Drabescos dans l'Édonie par les forces réunies des Thraces, qui voyaient de mauvais œil l'établissement formé aux Neuf-Voies.

CI. Cependant les Thasiens, vaincus en plusieurs rencontres et assiégés, eurent recours aux Lacédémoniens, et les prièrent de faire en leur faveur une diversion en Attique. Ceux-ci leur en firent la promesse secrète, et ils auraient tenu parole, sans le tremblement de terre[1] dont les Hilotes et quelques-uns des Périèques[2], tels que les Thuriates et les Éthéens, prirent occasion pour s'insurger et se retirer sur le mont Ithome. La plupart de ces Hilotes descendaient des anciens Messéniens asservis dans le temps[3]; c'est ce qui fit donner à tous les révoltés le nom de Messéniens. Ainsi les Lacédémoniens eurent une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithome. Pour les Thasiens, après trois

ans de siége, ils capitulèrent avec les Athéniens, à condition de raser leurs murailles, de livrer leurs vaisseaux, de s'imposer une contribution immédiate et de payer régulièrement leur tribut à l'avenir, enfin d'abandonner leurs mines et toutes leurs possessions du continent.

CII. Les Lacédémoniens, voyant se prolonger la guerre contre les insurgés d'Ithome, réclamèrent l'assistance de leurs alliés et notamment des Athéniens; ceux-ci vinrent en grand nombre sous la conduite de Cimon. Ce qui les avait fait appeler, c'était leur réputation d'habileté dans la tactique obsidionale. Mais comme, malgré leur présence, le siége n'avançait pas, cette habileté parut en défaut; avec plus de vigueur, ils auraient dû emporter la place. C'est à la suite de cette campagne que les Lacédémoniens et les Athéniens commencèrent à se brouiller ouvertement. Le siége traînant en longueur, les Lacédémoniens appréhendèrent la turbulence et l'audace des Athéniens, qu'ils regardaient d'ailleurs comme d'une race étrangère; ils craignirent qu'en restant devant Ithome, ils ne finissent par prêter l'oreille aux suggestions des assiégés et par opérer quelque révolution. Aussi les congédièrent-ils seuls de leurs alliés, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin d'eux, sans toutefois leur témoigner aucune défiance. Les Athéniens sentirent qu'on les renvoyait sans leur donner le véritable motif, et que l'on avait conçu contre eux quelque soupçon. Indignés de cette offense gratuite, à peine furent-ils de retour dans leurs foyers que, brisant l'alliance conclue avec Lacédémone contre les Mèdes, ils se liguèrent avec les Argiens ses ennemis. Les deux peuples s'unirent également aux Thessaliens par des serments et par une convention.

CIII. Après dix ans de siége, les révoltés d'Ithome, réduits aux abois, capitulèrent avec les Lacédémoniens. Ils s'engagèrent, sous la foi d'un traité, à sortir du Péloponèse et à n'y jamais rentrer, sous peine pour celui qui serait pris de devenir l'esclave de quiconque le saisirait. Précédemment il était venu de Delphes un oracle ordonnant aux Lacédémoniens de laisser aller le suppliant de Jupiter Ithomatas[1]. Ils sortirent donc avec leurs enfants et leurs femmes. Les Athéniens, en haine des Lacédémoniens, accueillirent ces fugitifs, et leur cédèrent la ville de Naupacte, qu'ils avaient prise depuis peu sur les Locriens-Ozoles.

Les Mégariens entrèrent aussi dans l'alliance d'Athènes et se détachèrent de Lacédémone, à cause de la guerre que leur fais

saient les Corinthiens pour des limites territoriales. Ainsi les Athéniens devinrent maîtres de Mégare et de Pagæ[2]; ils construisirent pour les Mégariens les longs murs qui vont de la ville à Niséa[3], et en prirent eux-mêmes la garde. Ce fut le principal motif de la haine implacable des Corinthiens contre les Athéniens.

CIV. Sur ces entrefaites, le Libyen Inaros, fils de Psammitichos et roi des Libyens qui confinent à l'Égypte, parti de Maréa, ville située au-dessus de Pharos[1], souleva contre le roi Artaxerxès la majeure partie de l'Égypte; et, devenu souverain de cette contrée, il appela les Athéniens. Ceux-ci se trouvaient alors en Cypre avec deux cents vaisseaux d'Athènes et des alliés. Ils quittèrent cette île pour se rendre à l'invitation d'Inaros, remontèrent le Nil, et, maîtres de ce fleuve ainsi que des deux tiers de Memphis, ils attaquèrent le troisième quartier, nommé le *Mur Blanc*[2], où s'étaient retirés les Perses, les Mèdes et les Égyptiens qui n'avaient pas pris part à la révolte.

CV. Les Athéniens, ayant fait une descente sur le territoire des Haliens[1], furent battus par les Corinthiens et les Épidauriens; mais plus tard ils remportèrent une victoire navale près de Cécryphalée[2] sur les Péloponésiens et leurs alliés. Ensuite il s'éleva une guerre entre les Athéniens et les Éginètes. Ces deux peuples, assistés de leurs alliés, se livrèrent un grand combat naval devant Égine. Les Athéniens, commandés par Léocratès, fils de Strébos, furent vainqueurs, prirent soixante-dix vaisseaux, descendirent à terre et firent le siége de la ville.

Les Péloponésiens, voulant secourir les Éginètes, leur firent passer trois cents hoplites, qui avaient servi comme auxiliaires des Épidauriens et des Corinthiens. En même temps, les Corinthiens occupèrent les hauteurs de la Géranie[3] et descendirent en Mégaride avec leurs alliés; ils s'imaginaient que les Athéniens, dont les troupes étaient en partie à Égine, en partie en Égypte, seraient dans l'impossibilité de secourir Mégare, ou que du moins ils lèveraient le siége d'Égine. Les Athéniens ne rappelèrent point leur armée d'Égine; mais les vieillards et les jeunes gens restés dans la ville se portèrent à Mégare, sous la conduite de Myronidès. La bataille qu'ils livrèrent aux Corinthiens fut indécise, et les deux partis se séparèrent, sans que ni l'un ni l'autre s'estimât vaincu. Les Athéniens, qui avaient eu plutôt l'avantage, dressèrent un trophée après la retraite des Corinthiens. Ceux-ci, taxés de lâcheté par leurs vieillards restés à Corinthe, se préparèrent pendant douze jours; après quoi ils

revinrent et se mirent, comme vainqueurs, à ériger un trophée en face de celui des Athéniens; mais ceux-ci accoururent de Mégare, massacrèrent ceux qui élevaient le trophée, en vinrent aux mains avec les autres et les mirent en fuite.

CVI. Les Corinthiens vaincus se retiraient; un corps assez considérable d'entre eux, serré de près, manqua la route et alla donner dans une propriété particulière, entourée d'un grand fossé et sans issue. Les Athéniens s'en aperçurent, bloquèrent l'entrée avec leurs hoplites, répandirent à l'entour leurs troupes légères, et tuèrent à coups de pierres tous ceux qui s'y étaient engagés. Ce fut pour les Corinthiens une perte très-sensible. Le gros de leur armée regagna ses foyers.

CVII. Vers la même époque, les Athéniens commencèrent la construction des longs murs qui vont de la ville à la mer, l'un aboutissant au Phalère, l'autre au Pirée.

Les Phocéens avaient fait une expédition dans la Doride [1], mère-patrie des Lacédémoniens, contre Bœon, Cytinion et Érinéos, et pris une de ces bourgades. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomédès, fils de Cléombrotos, tuteur du jeune roi Plistoanax, fils de Pausanias, marchèrent au secours des Doriens avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille alliés. Ils forcèrent les Phocéens à rendre par capitulation la ville qu'ils avaient prise; après quoi ils se disposèrent à la retraite; mais ils ne savaient comment l'effectuer. Par mer, à travers le golfe de Crisa [2], cela n'était guère possible; car la flotte athénienne, en croisière dans ces parages, ne manquerait pas de s'y opposer; par la Géranie, le danger ne leur paraissait pas moindre, les Athéniens étant maîtres de Mégare et de Pagæ; en effet, la route de la Géranie est difficile, et elle était soigneusement gardée par les Athéniens, qu'on savait décidés à refuser le passage. Ils résolurent donc d'attendre en Béotie une occasion favorable. Ajoutez à cela qu'ils étaient sollicités sous main par quelques citoyens d'Athènes, qui espéraient abolir la démocratie et arrêter la construction des longs murs [3]. Les Athéniens, voyant leur embarras et soupçonnant leurs intentions hostiles à la démocratie, se levèrent en masse et marchèrent contre eux avec mille Argiens et les contingents des autres alliés, en tout quatorze mille hommes. Il vint aussi, en vertu du traité, un corps de cavalerie thessalienne, qui pendant l'action passa aux Lacédémoniens.

CVIII. La rencontre eut lieu à Tanagra en Béotie; elle fut sanglante; les Lacédémoniens et leurs alliés eurent le dessus.

A la suite de cette victoire, les Lacédémoniens entrèrent en Mégaride, abattirent les arbres, et s'en retournèrent chez eux par la Géranie et par l'Isthme. Soixante-deux jours après cette bataille, les Athéniens, commandés par Myronidès, marchèrent contre les Béotiens, les défirent aux OEnophytes[1], et devinrent maîtres de la Béotie, ainsi que de la Phocide. Ils démantelèrent Tanagra, prirent pour otages cent des plus riches Locriens-Opontiens, et achevèrent à Athènes la construction des longs murs.

Les Éginètes capitulèrent aussi avec les Athéniens; ils rasèrent leurs murailles, livrèrent leurs vaisseaux et s'imposèrent un tribut pour l'avenir.

Les Athéniens, sous les ordres de Tolmidès, fils de Tolméos, firent avec leur flotte le tour du Péloponèse; ils brûlèrent le chantier des Lacédémoniens[2], prirent sur les Corinthiens la ville de Chalcis[3], et, dans une descente, battirent les Sicyoniens.

CIX. Cependant ceux des Athéniens et de leurs alliés qui étaient en Égypte s'y maintenaient encore; mais cette guerre fut mêlée pour eux de chances diverses. D'abord ils avaient été les maîtres du pays, si bien que le roi Artaxerxès avait envoyé à Lacédémone le Perse Mégabaze avec de l'argent, pour engager les Péloponésiens à faire invasion dans l'Attique, et forcer ainsi les Athéniens à évacuer l'Égypte. Mais, comme l'affaire n'avançait pas et que les fonds se dépensaient en pure perte, Mégabaze s'en retourna en Asie avec le reste de son argent. Alors le roi envoya en Égypte le Perse Mégabyze, fils de Zopyre, avec une grande armée. Celui-ci arriva par terre, défit en bataille les Égyptiens et leurs alliés, chassa de Memphis les Grecs, et finit par les enfermer dans l'île de Prosopitis[1], où il les tint assiégés pendant dix-huit mois, jusqu'à ce qu'ayant vidé le canal et détourné l'eau, il mit les vaisseaux à sec, changea en terre ferme la majeure partie de l'île, y passa à pied et s'en rendit maître.

CX. Ainsi furent ruinées les affaires des Grecs, après six ans de guerre. Les faibles restes de cette nombreuse armée se sauvèrent à Cyrène à travers la Libye: la plupart des soldats périrent, et l'Égypte retomba sous la domination du roi, à l'exception des marais où régnait Amyrtée. Celui-ci échappa à toutes les poursuites, grâce à la vaste étendue de ces marais et au courage des habitants, les plus belliqueux des Égyptiens. Pour Inaros, ce roi des Libyens, l'instigateur des troubles de l'Égypte, il fut pris par trahison et empalé.

Cependant cinquante trirèmes d'Athènes et des alliés, envoyées en Égypte pour relever les premières, abordèrent à la bouche Mendésienne, sans rien savoir de ce qui s'était passé. Assaillies simultanément par des troupes de terre et par la flotte phénicienne, elles furent détruites pour la plupart; il n'en échappa qu'un petit nombre. Telle fut la fin de la grande expédition d'Égypte, entreprise par les Athéniens et par leurs alliés.

CXI. Vers la même époque, Oreste fils d'Échécratidas, chassé de la Thessalie dont il était roi[1], persuada aux Athéniens de l'y rétablir. Ceux-ci, prenant avec eux leurs alliés de Béotie et de Phocide, marchèrent contre Pharsale en Thessalie; mais, contenus par la cavalerie thessalienne, ils ne purent se rendre maîtres que du terrain qu'ils occupaient, sans s'éloigner de leur camp. Ils ne prirent point la ville; et, voyant s'évanouir tous leurs projets, ils s'en retournèrent comme ils étaient venus, et ramenèrent Oreste avec eux.

Peu de temps après, mille Athéniens s'embarquèrent à Pagæ, place qui leur appartenait alors, et suivirent la côte jusqu'à Sicyone, sous la conduite de Périclès fils de Xanthippos. Ils descendirent à terre, défirent ceux des Sicyoniens qui voulurent leur résister; puis, prenant un renfort d'Achéens, ils passèrent sur la rive opposée et allèrent assiéger OEniades en Acarnanie[2]; mais ils ne réussirent pas à s'en emparer, et revinrent à Athènes.

CXII. Trois ans après ces événements (*a*), une trêve de cinq années fut conclue entre les Péloponésiens et les Athéniens. Ceux-ci, se trouvant en paix avec les Grecs, portèrent leurs armes en Cypre, avec deux cents vaisseaux d'Athènes et des alliés, sous le commandement de Cimon. Soixante bâtiments furent détachés de cette flotte pour aller en Égypte, à la demande d'Amyrtée, roi des marais. Le reste assiégea Cition; mais la mort de Cimon et la famine qui survint forcèrent les Athéniens à lever le siége. En passant à la hauteur de Salamine en Cypre, ils eurent à combattre sur mer et sur terre les Phéniciens et les Ciliciens. Vainqueurs dans ces deux rencontres, ils regagnèrent leurs foyers. Les vaisseaux envoyés en Égypte rentrèrent également.

Les Lacédémoniens firent ensuite la guerre dite sacrée. Maîtres du temple de Delphes, ils le remirent aux Delphiens; mais,

(*a*) L'an 450 av. J. C.

après leur retraite, une armée athénienne s'en empara de nouveau et le rendit aux Phocéens[1].

CXIII. A quelque temps de là, eut lieu l'expédition des Athéniens en Béotie. Les exilés béotiens occupaient Orchomène, Chéronée et d'autres places de ce pays. Les Athéniens, avec mille de leurs hoplites et les contingents des alliés, marchèrent contre ces villes ennemies, sous la conduite de Tolmidès, fils de Tolméos. Ils prirent Chéronée, y mirent garnison et se retirèrent. Ils étaient en chemin et sur le territoire de Coronée, lorsque les exilés béotiens d'Orchomène, soutenus par des Locriens, par des réfugiés eubéens et par tous ceux qui étaient de la même opinion[1], les attaquèrent, les mirent en fuite, les tuèrent ou les prirent. Pour obtenir qu'on leur rendît leurs prisonniers, les Athéniens firent la paix et s'engagèrent à évacuer la Béotie. Les exilés béotiens rentrèrent donc chez eux, et le pays recouvra son indépendance.

CXIV. Peu de temps après, l'Eubée se souleva contre les Athéniens[1]. Déjà Périclès y avait conduit une armée athénienne, lorsqu'il apprit que Mégare était révoltée, que les Péloponésiens menaçaient l'Attique, enfin que la garnison athénienne avait été massacrée par les Mégariens, excepté ce qui avait pu se réfugier à Niséa. Les Mégariens ne s'étaient portés à la révolte qu'après s'être assuré l'appui de Corinthe, de Sicyone et d'Épidaure. Périclès se hâta de ramener ses troupes de l'Eubée. Les Péloponésiens, commandés par Plistoanax, fils de Pausanias et roi de Lacédémone, envahirent l'Attique ; ils s'avancèrent jusqu'à Éleusis et à la plaine de Thria, qu'ils ravagèrent; mais ils ne poussèrent pas plus loin et opérèrent leur retraite. Alors les Athéniens, conduits par Périclès, repassèrent dans l'Eubée et la soumirent en entier. Ils reçurent à composition la plupart des villes; mais ils expulsèrent les Hestiéens[2], dont ils confisquèrent le territoire[3].

CXV. Immédiatement après leur retour d'Eubée, ils firent avec les Lacédémoniens et leurs alliés une paix de trente ans (*a*). Ils rendirent les portions du Péloponèse qu'ils occupaient, savoir Niséa, Pagæ, Trézène et l'Achaïe[1].

Six ans plus tard, il s'éleva entre Samos et Milet une guerre au sujet de Priène. Les Milésiens, qui avaient le dessous, vinrent à Athènes, jetant feu et flammes contre les Samiens. Ils étaient secondés par quelques particuliers de Samos qui dési-

(*a*) L'an 445 av. J. C.

raient une révolution. En conséquence les Athéniens firent voile pour Samos avec quarante vaisseaux et y établirent la démocratie; ils prirent pour otages cinquante enfants et autant d'hommes qu'ils déposèrent à Lemnos, mirent garnison à Samos et se retirèrent. Alors un certain nombre de Samiens, qui avaient émigré sur le continent, se liguèrent avec les plus puissants de la ville et avec Pissouthnès fils d'Hystaspe, gouverneur de Sardes; ils réunirent sept cents auxiliaires et passèrent de nuit à Samos. D'abord ils se mirent en insurrection contre le parti démocratique, dont ils triomphèrent presque entièrement; ensuite ils enlevèrent de Lemnos leurs otages et se déclarèrent en état de révolte. Ils livrèrent à Pissouthnès la garnison athénienne, ainsi que les fonctionnaires établis dans leur ville[2], et préparèrent aussitôt une expédition contre Milet. La ville de Byzance était complice de cette défection.

CXVI. A cette nouvelle, les Athéniens firent voile pour Samos avec soixante vaisseaux; ils en détachèrent seize, les uns vers la Carie pour observer la flotte phénicienne, les autres vers Chios et Lesbos pour demander du secours. Ce fut donc avec quarante-quatre vaisseaux que les Athéniens, commandés par Périclès et neuf autres généraux, livrèrent bataille devant l'île de Tragie[1] à soixante-dix vaisseaux samiens, dont vingt portaient des soldats[2]. Toute cette flotte revenait de Milet. Les Athéniens furent vainqueurs. Ayant ensuite reçu un renfort de quarante vaisseaux athéniens et de vingt-cinq de Chios ou de Lesbos, ils descendirent à terre; et, après un nouvel avantage, ils cernèrent la ville au moyen de trois murs[3] en même temps qu'ils la bloquaient par mer. Sur l'avis que la flotte phénicienne approchait, Périclès détacha de la croisière soixante vaisseaux, avec lesquels il se porta rapidement vers Caunos et la Carie; il savait que Stésagoras et d'autres Samiens étaient partis avec cinq vaisseaux pour la même destination.

CXVII. Sur ces entrefaites, les Samiens, étant sortis du port à l'improviste, fondirent sur la croisière athénienne que rien ne protégeait[1], et, après avoir détruit les vaisseaux de garde, ils défirent le reste de la flotte qui vint au-devant d'eux. Durant quatorze jours, ils furent les maîtres de la mer qui les avoisine, et ils en profitèrent pour faire entrer et sortir tout ce qu'ils voulurent; mais au retour de Périclès, ils furent de nouveau bloqués par la flotte. Ensuite il arriva d'Athènes quarante vaisseaux de renfort, commandés par Thucydide[2], Hagnon et Phormion, vingt autres commandés par Tlépolémos et Anticlès, en-

fin trente de Chios et de Lesbos. Les Samiens essayèrent encore d'une courte action navale; mais sentant l'impossibilité de tenir davantage, ils se rendirent après un siége de neuf mois. Ils convinrent de raser leur muraille, de donner des otages, de livrer leurs vaisseaux et de rembourser les frais de la guerre à des époques déterminées. Les Byzantins capitulèrent de même, à condition de demeurer tributaires comme auparavant.

CXVIII. Peu d'années s'écoulèrent ensuite jusqu'aux événements que j'ai racontés plus haut, savoir l'affaire de Corcyre, celle de Potidée, et tout ce qui servit d'avant-coureur à la guerre actuelle. Cette lutte des Grecs, soit entre eux soit avec les Barbares, occupa une période de cinquante ans, à dater de la retraite de Xerxès jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse[1]. Durant cet intervalle, les Athéniens affermirent leur domination et parvinrent au plus haut degré de puissance. Les Lacédémoniens le virent et ne s'y opposèrent pas; à part quelques efforts passagers, ils se tinrent généralement dans l'inaction. Toujours lents à prendre les armes, à moins d'y être forcés, ils étaient d'ailleurs entravés par des guerres intestines; mais enfin les progrès incessants de la puissance athénienne, qui déjà touchait à leurs alliés, les poussèrent à bout; ils crurent qu'il fallait réunir toutes leurs forces, afin de renverser, s'il se pouvait, cet empire, et ils se résolurent à la guerre.

Les Lacédémoniens eux-mêmes avaient déjà décidé qu'ils regardaient la paix comme rompue et les Athéniens comme coupables. Ils avaient envoyé à l'oracle de Delphes pour demander si l'issue de cette guerre leur serait favorable. Le dieu leur avait répondu, à ce qu'on prétend, que s'ils combattaient à outrance, ils auraient la victoire, et que lui-même les seconderait, qu'ils l'en priassent ou non.

CXIX. Ils résolurent de convoquer une seconde fois leurs alliés et de les consulter sur l'opportunité de la guerre. Les députés des villes alliées étant donc réunis et l'assemblée constituée, chacun d'eux énonça son avis. La plupart se plaignirent des Athéniens et se prononcèrent pour la guerre. Les Corinthiens n'avaient pas attendu jusqu'alors pour solliciter chaque État en particulier de voter dans ce sens, à cause des craintes qu'ils avaient au sujet de Potidée; en cette occasion ils s'avancèrent les derniers et s'exprimèrent ainsi :

CXX. « Nous ne pouvons plus reprocher aux Lacédémoniens de n'avoir pas eux-mêmes décrété la guerre, puisqu'ils nous

ont rassemblés dans ce but. Tel est le devoir d'une nation qui jouit de la suprématie. Tout en respectant chez elle l'égalité, il faut qu'elle soit la première à veiller pour les intérêts communs, de même qu'elle est la première à recevoir tous les hommages.

« Ceux d'entre nous qui ont eu quelque démêlé avec les Athéniens n'ont pas besoin d'avertissement pour se tenir en garde contre eux. Quant à ceux qui habitent dans l'intérieur et loin des communications maritimes, ils peuvent être certains que, s'ils ne soutiennent pas les habitants des côtes, ils rencontreront plus de difficultés, soit pour l'exportation de leurs denrées, soit pour l'échange des produits que la mer fournit au continent. Ils jugeraient donc bien mal de la question proposée, s'ils croyaient qu'elle ne les intéresse pas; ils doivent songer que, s'ils abandonnent les villes maritimes, le danger s'étendra jusqu'à eux, et qu'en ce moment ils ne délibèrent pas moins sur leur cause que sur la nôtre.

« Pourquoi donc appréhenderaient-ils de faire succéder la guerre à la paix? Sans doute il est de la prudence de rester en repos tant que nul ne vous outrage; mais, quand on les offense, les hommes de cœur n'hésitent pas à courir aux armes, sauf à les déposer en temps opportun; ils ne se laissent ni éblouir par les triomphes, ni charmer par les douceurs de la paix au point de dévorer une injure. Tel qui redoute la guerre par amour du repos risque de se voir bientôt ravir, par l'effet de son inertie, la jouissance de ce bien-être qu'il craint de perdre; tel au contraire qui s'acharne à la guerre à cause de ses succès, obéit sans s'en douter à l'entraînement d'une confiance aveugle. Souvent des entreprises mal conçues réussissent grâce à l'imprévoyance des ennemis; souvent aussi celles qui semblaient le mieux concertées n'aboutissent qu'à un résultat désastreux. C'est que personne ne met à poursuivre ses projets la même ardeur qu'à les former; on se décide avec sécurité; puis le moment d'agir une fois venu, on est retenu par la crainte.

CXXI. « Quant à nous, c'est parce qu'on nous offense, c'est pour redresser de justes griefs, qu'aujourd'hui nous tirons l'épée; quand nous nous serons vengés des Athéniens, il sera temps de la remettre au fourreau.

« Plusieurs motifs nous promettent la victoire. Nous avons pour nous le nombre, l'expérience militaire, l'esprit de subordination. Quant à la marine qui fait leur force, nous en forme-

rons une, soit avec nos finances particulières, soit avec les trésors de Delphes et d'Olympie. Au moyen d'un emprunt[1], il nous sera facile de débaucher par l'appât d'une solde plus forte leurs matelots étrangers. La puissance des Athéniens est mercenaire bien plus que nationale ; la nôtre, qui repose sur la population plutôt que sur l'argent, est moins exposée à ce danger. Une seule victoire navale suffit, selon toute probabilité, pour les abattre ; si leur résistance se prolonge, nous aurons plus de temps pour nous exercer à la marine ; et une fois leurs égaux en science, nous les surpasserons apparemment en valeur ; car l'avantage que nous tenons de la nature, ils ne sauraient l'acquérir par l'instruction. Cette supériorité qu'ils doivent à l'étude, il nous faut par l'exercice la réduire à néant. L'argent nécessaire dans ce but, nous le fournirons ; autrement il serait étrange qu'on vît leurs alliés ne pas se lasser de payer pour leur propre asservissement, tandis que nous refuserions de contribuer pour nous venger de nos ennemis, pour nous sauver nous-mêmes, enfin pour éviter d'être dépouillés de nos biens et engloutis avec eux dans un même naufrage.

CXXII. « Nous avons encore d'autres armes à opposer aux Athéniens, par exemple la défection de leurs alliés, excellent moyen de tarir les revenus qui alimentent leur puissance ; la construction de forts sur leur territoire, et diverses mesures qu'on ne saurait préciser dès à présent ; car la guerre ne suit pas une marche déterminée ; elle se fournit à elle-même des ressources nouvelles d'après les circonstances. L'entreprendre avec calme, c'est se ménager le succès ; s'y jeter tête baissée, c'est courir au-devant des revers.

« S'il ne s'agissait pour nous que de contestations de détail avec nos égaux pour des limites territoriales, on pourrait s'y résigner ; mais aujourd'hui nous avons affaire aux Athéniens, qui sont à même de lutter contre nos forces réunies, à plus forte raison contre chacun de nous isolément. Si donc, nations et villes, nous ne concentrons pas contre eux tous les efforts, nous trouvant désunis ils nous terrasseront sans peine. Or, sachez-le bien, quelque dur qu'il soit de l'entendre : pour nous, la défaite c'est l'esclavage. Et quand ce ne serait qu'un simple doute, il suffirait de l'énoncer pour couvrir de confusion le Péloponèse, à la pensée que tant et tant de villes auraient à subir le joug d'une seule. Nous semblerions avoir mérité une telle ignominie ou la souffrir par lâcheté. Ce serait nous montrer moins courageux que nos pères, qui affranchirent

la Grèce, au lieu que nous n'assurons pas même notre propre liberté. Nous laissons une ville s'ériger en tyran au milieu de nous, et nous avons la prétention de renverser les tyrannies locales! Comment une pareille conduite échapperait-elle au triple et sanglant reproche d'ineptie, de mollesse d'imprévoyance? C'est parce que vous n'avez pas évité ces écueils, que vous vous laissez aller à ce dédain superbe qui a déjà perdu bien des gens, et qui, pour en avoir tant égaré, a changé son nom en celui de démence.

CXXIII. « Mais à quoi bon récriminer sur le passé sans profit pour les circonstances actuelles? C'est en faveur de l'avenir qu'il faut s'émouvoir en venant en aide au présent. Nos pères nous ont appris à conquérir par des travaux la bonne renommée. Si vous leur êtes un peu supérieurs en richesse et en puissance, ce n'est pas une raison pour vous départir de leurs louables maximes; il serait impardonnable de perdre par l'opulence ce qui fut acquis par la pauvreté.

« Entreprenez donc cette guerre avec confiance, et cela pour plus d'un motif: d'abord à cause de l'oracle du dieu qui nous promet son assistance; ensuite parce que le reste de la Grèce combattra pour nous, moitié par crainte, moitié par intérêt. Enfin vous ne serez pas les premiers à rompre une paix que le dieu lui-même, en nous excitant à la guerre, estime avoir été violée; vous en vengerez plutôt la violation, car la rupture ne vient pas de ceux qui se défendent, mais de ceux qui commettent la première agression.

CXXIV. « Ainsi, de quelque part qu'on l'envisage, la guerre se présente à vous sous un aspect favorable, et nous sommes unanimes à vous la conseiller. Or, s'il est vrai que, pour les États comme pour les individus, l'identité des intérêts[1] soit la plus sûre garantie, ne tardez pas à secourir les Potidéates, ces Doriens assiégés par des Ioniens (c'était l'inverse jadis), et à sauver la liberté du reste des Grecs. On ne peut plus accepter l'idée que, par l'effet de nos irrésolutions, les uns soient déjà maltraités, les autres sur le point de l'être; et c'est ce qui ne peut manquer d'arriver, si l'on apprend que nous nous sommes assemblés et n'avons pas eu le courage de porter secours à nos alliés. Songez-y bien, la guerre est pour nous une nécessité autant qu'un acte de sagesse. Sachez la voter sans craindre le danger prochain, et par le désir d'une paix durable. C'est par la guerre que la paix s'affermit, tandis que le repos ne préserve pas de la guerre. Étant donc persuadés que la ville qui s'érige

en tyran au milieu des Grecs nous menace tous egalement, puisqu'elle tient déjà les uns sous sa domination et qu'elle aspire à y placer les autres, marchons pour la réduire, afin de vivre désormais en sécurité et de délivrer les Grecs maintenant asservis. »

CXXV. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Quand tous les alliés eurent dit ce qu'ils avaient à dire, les Lacédémoniens prirent successivement l'avis de chacun des assistants, quelle que fût l'importance de la ville qu'il représentait. La grande majorité fut pour la guerre. Cette résolution arrêtée, il n'était pas possible de l'exécuter sur-le-champ, car rien n'était prêt encore. Chaque État dut se mettre en mesure dans le plus bref délai, toutefois une année n'était pas révolue, que les préparatifs se trouvèrent terminés, l'Attique envahie et les hostilités commencées.

CXXVI. Pendant l'intervalle, ils envoyèrent à Athènes des députés porteurs de leurs griefs, afin d'avoir un bon prétexte de guerre, si l'on refusait d'y faire droit. Dans une première ambassade, les Lacédémoniens demandèrent aux Athéniens d'expier le sacrilége commis envers la déesse; voici en quoi il consistait.

Il y avait jadis à Athènes un homme appelé Cylon, vainqueur aux jeux Olympiques[1]; il était d'une famille ancienne, noble et puissante, et il avait épousé la fille de Théagénès, tyran de Mégare. Un jour que ce Cylon consultait l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit de s'emparer de l'acropole d'Athènes pendant la plus grande fête de Jupiter. En conséquence Cylon emprunta des soldats à Théagénès, s'assura du concours de ses amis; et, quand vinrent les fêtes Olympiques du Péloponèse, il se saisit de l'acropole dans le but d'usurper la tyrannie. Il pensa que c'était la plus grande fête de Jupiter, et qu'elle le concernait lui-même, en sa qualité de vainqueur à Olympie. Était-ce en Attique ou ailleurs qu'avait lieu la grande fête dont parlait l'oracle, c'est ce qui ne vint point à l'esprit de Cylon et ce que le dieu n'avait point indiqué. Or il existe à Athènes une fête de Jupiter Milichios, surnommée la grande; elle se célèbre hors de la ville, et le peuple entier y fait des sacrifices où plusieurs, en place de victimes, présentent des offrandes en usage dans le pays[2]. Cylon, croyant bien comprendre l'oracle, exécuta son dessein; mais les Athéniens n'en eurent pas plus tôt connaissance qu'ils accoururent en masse de la campagne, cernèrent l'acropole et en firent le siége. Comme il traînait en longueur,

les Athéniens fatigués se retirèrent pour la plupart, en laissant aux neuf archontes le soin de le continuer, avec pouvoir de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables. En ce temps-là, c'étaient les archontes qui géraient la plus grande partie des affaires de l'État[3]. La troupe de Cylon, ainsi bloquée, avait beaucoup à souffrir du manque de vivres et d'eau Cylon s'esquiva avec son frère; les autres étant serrés de près, quelques-uns même mourant de faim, s'assirent en suppliants sur l'autel de l'acropole. Quand on les vit ainsi expirer dans le lieu sacré, ceux des Athéniens à qui la garde avait été commise, les relevèrent avec promesse de ne leur faire aucun mal; mais à peine furent-ils sortis qu'ils les tuèrent; chemin faisant, ils égorgèrent un certain nombre d'assiégés qui s'étaient assis au pied de l'autel des déesses vénérables[4]. Aussi furent-ils réputés impies et entachés de sacrilége, eux et leurs descendants. Ces impies furent chassés une première fois par les Athéniens[5], une seconde fois par le Lacédémonien Cléoménès, d'accord avec l'un des partis qui divisaient Athènes[6]. On ne se contenta pas d'expulser les vivants; on exhuma les ossements des morts pour les jeter hors des frontières. Cependant ces exilés rentrèrent plus tard à Athènes, et leur postérité s'y trouve encore aujourd'hui[7].

CXXVII. En réclamant cette expiation, les Lacédémoniens avaient l'air de venger la majesté des dieux; mais ils n'ignoraient pas que Périclès, fils de Xanthippos, était impliqué dans ce sacrilége par sa mère[1]; et ils pensaient que, s'ils parvenaient à le faire bannir, ils trouveraient les Athéniens plus traitables. Cependant ils espéraient moins obtenir ce résultat que discréditer Périclès auprès de ses concitoyens, comme étant, par sa naissance, une des causes de la guerre. Périclès était alors l'homme le plus influent d'Athènes; il dirigeait la république, et faisait une opposition constante aux Lacédémoniens, en empêchant qu'on ne leur cédât et en soufflant le feu de la guerre.

CXXVIII. Les Athéniens demandèrent en revanche l'expiation du sacrilége de Ténare. Il faut savoir que les Lacédémoniens avaient jadis fait lever de l'autel de Neptune, à Ténare, des Hilotes suppliants, et les avaient mis à mort. C'est à cette raison qu'ils attribuent le grand tremblement de terre de Sparte[1].

Les Athéniens leur demandèrent aussi d'expier le sacrilége commis envers la déesse à maison d'airain[2]. Je vais dire quelle avait été l'occasion de ce sacrilége.

Quand le lacédémonien Pausanias, rappelé une première fois par les Spartiates du commandement qu'il avait dans l'Hellespont, eut été jugé par eux et absous, on ne lui confia plus de mission publique; mais lui-même affréta une trirème d'Hermione; et, sans l'aveu des Lacédémoniens, il retourna dans l'Hellespont, prétextant la guerre de Grèce, mais au fond pour continuer les intrigues qu'il avait nouées avec le roi dans le but de s'établir une domination sur les Grecs. L'origine de toute cette affaire fut un service qu'il avait eu l'adresse de rendre au roi. Lorsque, dans sa première expédition, après sa retraite de Cypre, il eut pris sur les Mèdes la ville de Byzance, on trouva, parmi les prisonniers, quelques parents et alliés du roi. Pausanias les lui renvoya à l'insu des confédérés, en laissant croire qu'ils s'étaient évadés. En cela il agissait de connivence avec Gongylos d'Érétrie, auquel il avait confié le gouvernement de Byzance et la garde des captifs. Il envoya même ce Gongylos auprès du roi, avec une lettre ainsi conçue, comme on le découvrit dans la suite :

« Pausanias, général de Sparte, désirant t'être agréable, te renvoie ces hommes que sa lance a faits prisonniers. Mon intention est, si tu l'approuves, d'épouser ta fille et de réduire sous ton obéissance Sparte et le reste de la Grèce. Je crois être en mesure d'exécuter ce projet en me concertant avec toi. Si donc quelqu'une de mes propositions t'agrée, envoie vers la mer un homme de confiance, par l'entremise duquel nous communiquerons à l'avenir. »

CXXIX. Tel était le contenu de ce message. Xerxès en fut ravi, et délégua vers la mer Artabaze, fils de Pharnacès, avec ordre de prendre le gouvernement de la satrapie Dascylitide[1], en remplacement de Mégabatès qui en était gouverneur. Il le chargea d'une lettre en réponse à celle de Pausanias. Artabaze devait au plus tôt la faire passer à Byzance en montrant le sceau royal; et, si Pausanias lui adressait quelque demande relative à ses propres affaires, y satisfaire de son mieux et en toute fidélité. Dès son arrivée, Artabaze exécuta ces ordres et transmit la lettre dont voici la teneur :

« Ainsi dit le roi Xerxès à Pausanias. La conservation des hommes pris à Byzance et que tu m'as renvoyés d'outre-mer est un bienfait qui demeure à jamais inscrit dans notre maison[2]. Je me plais aux paroles qui viennent de toi. Que ni la nuit ni le jour ne t'arrêtent dans l'accomplissement de tes promesses. Ne sois retenu ni par la dépense de l'or et de l'argent, ni par le nombre

des troupes qui pourraient être nécessaires; mais traite en toute assurance avec Artabaze, homme de bien que je t'envoie, de mes affaires et des tiennes, et règle-les de la façon la meilleure et la plus avantageuse à nous deux. »

CXXX. A la réception de cette lettre, Pausanias, déjà en grand renom parmi les Grecs à cause du commandement qu'il avait exercé à Platée, ne mit plus de bornes à son orgueil. Renonçant aux coutumes nationales, il sortit de Byzance en costume médique, et parcourut la Thrace avec une escorte de Mèdes et d'Égyptiens. Sa table était servie à la manière des Perses. Il n'avait plus la force de dissimuler; mais, dans les choses de peu d'importance, il laissait entrevoir les grands desseins qu'il avait l'intention d'exécuter dans la suite. Il se rendait inabordable, et affichait tant de hauteur et d'emportement que nul n'osait plus l'approcher. Ce ne fut pas un des moindres motifs qui déterminèrent les alliés à passer du côté des Athéniens.

CXXXI. Informés de sa conduite, les Lacédémoniens l'avaient, pour cette raison, rappelé une première fois. Lorsque, sans leur aveu, il fut reparti sur un vaisseau d'Hermione, et qu'on le vit persévérer dans la même conduite; lorsque, chassé de Byzance par les armes d'Athènes, au lieu de retourner à Sparte, il s'établit à Colones en Troade, d'où l'on sut qu'il intriguait avec les Barbares, prolongeant son séjour à mauvaise fin; alors, sans plus tarder, les éphores lui dépêchèrent un héraut porteur d'une *scytale*[1], et lui enjoignirent de revenir avec le héraut, s'il ne voulait pas que les Spartiates lui déclarassent la guerre. Pausanias, désirant dissiper les soupçons et se flattant de se tirer d'affaire avec de l'argent, retourna une seconde fois à Sparte. D'abord il fut incarcéré par les éphores, qui ont ce pouvoir sur le roi; ensuite il obtint son élargissement et provoqua lui-même un jugement, offrant de répondre à qui voudrait l'accuser.

CXXXII. Ni les Spartiates ni les ennemis de Pausanias n'avaient de preuve assez convaincante pour sévir contre un homme du sang royal et qui occupait alors un poste éminent; car il était tuteur du jeune roi Plistarchos, fils de Léonidas et son cousin germain[1]. Cependant sa tendance à se placer au-dessus des lois et à imiter les Barbares le faisait grandement suspecter de vouloir atteindre plus haut que sa fortune présente. On scrutait sa conduite passée pour découvrir les abus qu'il s'était permis. On se rappelait qu'autrefois, sur le trépied que les

Grecs avaient consacré à Delphes des prémices du butin enlevé aux Mèdes[2], il avait pris sur lui de faire inscrire le distique suivant :

Pausanias, général des Grecs, après avoir anéanti l'armée des Mèdes,
a consacré à Phébus ce monument.

Les Lacédémoniens avaient fait aussitôt disparaître du trépied cette inscription, et graver à sa place les noms de toutes les villes qui avaient concouru à la défaite des Barbares et consacré cette offrande. On n'en persistait pas moins à regarder cette action de Pausanias comme répréhensible; et, depuis les dernières circonstances, elle venait à l'appui des soupçons excités contre lui. On parlait aussi de ses intrigues auprès des Hilotes, et rien n'était plus vrai ; il leur promettait la liberté et la bourgeoisie, s'ils voulaient s'insurger avec lui et seconder tous ses desseins. Malgré ces indices et nonobstant les révélations faites par quelques Hilotes, les Lacédémoniens ne voulurent point innover à son égard, et restèrent fidèles à leur coutume de ne pas se hâter, à moins de preuves sans réplique, quand il s'agissait de prononcer contre un Spartiate un irrévocable arrêt. Mais enfin le messager qui avait dû porter à Artabaze la dernière lettre de Pausanias au roi, et qui était un Argilien[3], jadis fort aimé de Pausanias et revêtu de toute sa confiance, devint, dit-on, son dénonciateur. Cet homme, faisant réflexion qu'aucun des précédents messagers n'était revenu, conçut des craintes; et, après avoir contrefait le cachet, de peur d'être découvert si sa défiance était mal fondée ou si Pausanias redemandait sa lettre pour y faire des changements, il ouvrit la missive; et, comme il l'avait soupçonné, il y trouva la recommandation expresse de se défaire du porteur.

CXXXIII. Quand il eut mis cette lettre sous les yeux des éphores, leurs doutes commencèrent à se dissiper ; toutefois ils voulurent encore entendre quelque aveu de la bouche même de Pausanias. D'accord avec eux, l'Argilien s'en alla au Ténare comme suppliant[1], et construisit une cabane à double cloison, dans l'intérieur de laquelle il cacha quelques-uns des éphores. Aussi, lorsque Pausanias fut venu lui demander le motif de sa démarche, ils ne perdirent pas un mot de la conversation. D'abord l'Argilien reprocha à Pausanias ce qu'il avait écrit sur son compte; puis il énonça tout le reste de point en point, et finit par lui dire qu'il ne l'avait jamais desservi dans ses messages auprès du roi, et qu'il se voyait en récompense condamné à mourir

comme le dernier des serviteurs. Pausanias convint de tout, essaya d'adoucir son ressentiment, lui donna sa foi pour qu'il sortît du sanctuaire, et le pressa de partir au plus tôt, afin de ne pas entraver les négociations.

CXXXIV. Après avoir entendu tout au long cet entretien, les éphores se retirèrent; dès lors, pleinement convaincus, ils préparèrent dans la ville l'arrestation de Pausanias. On raconte qu'au moment d'être saisi dans la rue, il comprit à l'air d'un des éphores qui s'avançaient quel était leur dessein; et que, sur un signe imperceptible que lui fit par affection un autre de ces magistrats, il courut vers le temple de la déesse à la maison d'airain, dont l'enceinte était voisine, et parvint à s'y réfugier. Pour ne pas être exposé aux injures du temps, il entra dans une cellule attenante au temple et y resta en repos. Au premier instant, les éphores ne purent l'atteindre; mais ensuite, l'ayant découvert dans ce réduit, ils enlevèrent le toit et les portes, l'enfermèrent dans l'intérieur, l'y murèrent, et le tinrent assiégé par la faim. Lorsqu'ils virent qu'il était près de mourir dans le lieu sacré, ils l'en retirèrent avant qu'il eût rendu le dernier soupir; et à peine fut-il dehors, qu'il expira. On fut sur le point de le jeter dans le *Céade*[1], comme on fait pour les malfaiteurs; ensuite on résolut de l'enterrer dans le voisinage. Plus tard, le dieu de Delphes ordonna aux Lacédémoniens de transférer sa sépulture à l'endroit même où il était mort; et maintenant elle se voit à l'entrée de l'enceinte, comme l'indique l'inscription gravée sur les colonnes; le dieu déclara aussi qu'ils avaient commis un sacrilége, et enjoignit aux Lacédémoniens de rendre à la déesse deux corps pour un. Ils firent faire deux statues d'airain, qu'ils consacrèrent au lieu et place de Pausanias; mais, comme le dieu avait jugé qu'il y avait eu un sacrilége, les Athéniens sommèrent les Lacédémoniens de l'expier.

CXXXV. Les Lacédémoniens députèrent de leur côté à Athènes, pour accuser Thémistocle du même crime de médisme que Pausanias. Ils prétendaient en avoir trouvé la preuve dans l'enquête relative à ce dernier, et demandaient que Thémistocle subît la même peine. Thémistocle, alors banni par l'ostracisme[2], avait son domicile à Argos, d'où il faisait des excursions dans le reste du Péloponèse. Les Athéniens consentirent à se joindre aux Lacédémoniens pour le poursuivre, et envoyèrent avec eux des gens qui avaient ordre de l'amener, en quelque lieu qu'ils le trouvassent.

CXXXVI. Thémistocle, prévenu à temps, s'enfuit du Pélo-

ponèse, et se réfugia chez les Corcyréens, qui lui avaient des obligations. Ceux-ci, craignant, s'ils le gardaient chez eux, de s'attirer l'inimitié de Lacédémone et d'Athènes, le firent passer sur le continent qui fait face à leur île. Suivi à la piste, il se vit contraint, dans un moment de détresse, de demander l'hospitalité chez Admète, roi des Molosses, qui n'était pas son ami. Ce prince était absent. Thémistocle se constitua le suppliant de sa femme, qui lui conseilla de s'asseoir près du foyer en tenant leur enfant dans ses bras. Admète arriva bientôt; Thémistocle se fit connaître, et lui représenta que, malgré l'opposition qu'il avait faite aux demandes adressées par Admète aux Athéniens, il serait peu généreux de frapper un banni, un homme maintenant beaucoup plus faible que lui; qu'il y avait de la grandeur d'âme à ne se venger que d'un égal; qu'enfin les requêtes d'Admète auxquelles il s'était opposé, n'avaient qu'un intérêt secondaire, tandis qu'il y allait pour lui de la vie, s'il était livré à ses persécuteurs. Il ajouta quels étaient leurs noms et leurs motifs.

CXXXVII. Admète releva Thémistocle, avec l'enfant qu'il continuait à tenir dans ses bras, ce qui était la supplication la plus éloquente. Bientôt survinrent les députés d'Athènes et de Lacédémone; mais malgré leurs instances, le roi refusa de le leur livrer; et, comme Thémistocle témoignait le désir de se rendre auprès du roi de Perse, Admète le fit conduire par terre jusqu'à Pydna, ville d'Alexandre, située sur l'autre mer[1]. Là, trouvant un vaisseau marchand en partance pour l'Ionie, Thémistocle s'y embarqua, et fut porté par une tempête vers le camp des Athéniens qui assiégeaient Naxos[2]. Craignant de tomber entre leurs mains, et inconnu de l'équipage, il découvrit au patron du navire son nom et la cause de son exil; ajoutant que, s'il ne le sauvait pas, il l'accuserait de le conduire à prix d'argent; que le plus sûr était de ne laisser personne sortir du vaisseau jusqu'à ce qu'on pût reprendre la mer; qu'enfin, s'il consentait à le servir, il serait dignement récompensé. Le patron fit ce que Thémistocle lui demandait, mouilla un jour et une nuit au-dessus du camp des Athéniens, après quoi il atteignit Éphèse. Thémistocle le gratifia d'une somme d'argent; car il en reçut d'Athènes, d'où ses amis lui en firent passer, et d'Argos où il en avait en dépôt.

Après avoir gagné la haute Asie avec un des Perses de la côte, il écrivit au roi Artaxerxès, fils de Xerxès, monté depuis peu sur le trône, une lettre ainsi conçue :

« Mon nom est Thémistocle. Je viens à toi, après avoir fait plus de mal qu'aucun des Grecs à votre maison, aussi longtemps que j'ai dû repousser les attaques de ton père; mais je lui ai fait encore plus de bien, lorsque je n'eus plus rien à craindre et qu'il fut lui-même en péril pour sa retraite. Aussi ai-je droit à quelque reconnaissance (c'était une allusion à l'avertissement qu'il avait donné au roi sur le départ des Grecs de Salamine, et au service qu'il lui avait soi-disant rendu en empêchant la rupture des ponts). C'est avec le pouvoir de te servir plus efficacement encore que je viens ici, victime de mon amitié pour toi. Je désire attendre un an pour te communiquer de vive voix les motifs de ma venue. »

CXXXVIII. Le roi admira, dit-on, la résolution de Thémistocle, et l'invita à donner suite à son dessein. Dans l'intervalle, Thémistocle apprit autant qu'il put la langue et les usages du pays; puis, l'année révolue, il se présenta au roi, qui l'éleva plus haut que pas un des Grecs venus auprès de lui. Il dut ces honneurs à l'estime qu'il s'était acquise, à l'espérance qu'il suggérait au roi de lui assujettir la Grèce, enfin à la haute intelligence dont il avait donné des preuves. Thémistocle avait montré de la manière la plus frappante ce que peut la nature; à cet égard, nul plus que lui ne méritait l'admiration. Grâce à la seule force de son génie, sans étude préalable ou subséquente, il jugeait par intuition des affaires présentes, et prévoyait avec une rare sagacité les événements futurs. Les questions qui lui étaient familières, il savait les mettre dans tout leur jour; celles qui étaient neuves pour lui, il ne laissait pas de les résoudre. Il discernait du premier coup d'œil les chances bonnes ou mauvaises des affaires encore obscures; en un mot, par son inspiration naturelle et sans aucun effort d'esprit, il excellait à trouver sur-le-champ les meilleures résolutions.

Il mourut de maladie; quelques personnes prétendent qu'il s'empoisonna volontairement, lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité de tenir les promesses qu'il avait faites au roi. Son tombeau est à Magnésie d'Asie sur la place publique. Il était gouverneur de cette contrée, le roi lui ayant donné pour son pain Magnésie, qui rapportait cinquante talents de revenu annuel; pour son vin Lampsaque, le premier vignoble d'alors; enfin Myonte pour sa cuisine[1]. Ses parents assurent que, selon son désir, ses restes furent rapportés dans sa patrie et déposés en Attique à l'insu des Athéniens; car il n'était pas permis d'enterrer un homme banni pour trahison.

Ainsi finirent le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Thémistocle, les deux Grecs les plus illustres de leur temps.

CXXXIX. Telles avaient été, lors de la première ambassade, les sommations faites et reçues par les Lacédémoniens, relativement aux sacriléges. Une seconde députation vint à Athènes pour demander la levée du siége de Potidée et l'affranchissement d'Égine, enfin — comme condition absolue du maintien de la paix — l'abrogation du décret qui fermait aux Mégariens les ports de la domination athénienne et le marché d'Athènes. Les Athéniens ne voulurent rien entendre et ne rapportèrent point le décret. Ils accusaient les Mégariens de cultiver la terre sacrée et celle qui n'avait point de limites[1], comme aussi d'accueillir les esclaves fugitifs. Les derniers députés qui vinrent de Lacédémone, savoir Ramphias, Mélésippos et Agésandros, n'articulèrent aucune des réclamations précédentes, mais se bornèrent à présenter l'ultimatum suivant : « Les Lacédémoniens désirent la paix ; elle subsisterait si vous laissiez les Grecs indépendants. » Là-dessus les Athéniens se formèrent en assemblée, et la discussion s'engagea. On convint de délibérer une fois pour toutes et de donner une réponse définitive. Divers orateurs se firent entendre, et les deux opinions trouvèrent des défenseurs ; les uns soutenant que la guerre était nécessaire, les autres que le décret ne devait pas être un obstacle à la paix et qu'il fallait le rapporter. A la fin, Périclès, fils de Xanthippos, qui était alors le citoyen le plus éminent d'Athènes, le plus habile dans la parole et dans l'action, parut à la tribune et s'exprima en ces termes :

CXL. « Je persiste toujours dans la pensée qu'il ne faut pas céder aux Péloponésiens, quoique je sache que les hommes ne mettent pas à poursuivre la guerre la même ardeur qu'à la décréter, et que leurs opinions varient au gré des circonstances. Je suis donc obligé de vous répéter encore une fois les mêmes conseils ; et j'espère que ceux de vous que j'aurai persuadés, maintiendront, en cas de revers, nos résolutions communes, à moins qu'en cas de succès ils ne s'abstiennent de s'en attribuer la gloire. Les événements, ainsi que les pensées de l'homme, ne suivent pas toujours une marche rationnelle ; c'est pour cela que nous imputons à la fortune tous les mécomptes qu'il nous arrive d'éprouver.

« Le mauvais vouloir dont les Lacédémoniens nous ont précédemment donné des preuves est plus évident aujourd'hui que jamais. Bien que le traité porte qu'on réglera les différends à

l'amiable, chacun demeurant en possession de ses droits, ils n'ont point encore demandé d'arbitrage, et ils refusent celui que nous offrons ; ils préfèrent vider la querelle par les armes et nous apportent, non plus des réclamations, mais des ordres. Ils nous enjoignent de lever le siége de Potidée, de rendre à Égine son indépendance, de retirer le décret relatif à Mégare ; enfin leurs derniers ambassadeurs nous somment de laisser les Grecs indépendants.

« N'allez pas vous imaginer que, si nous faisons la guerre, ce sera pour une cause aussi légère que le maintien du décret contre Mégare, ce qui est leur éternel refrain, et qu'il suffirait de rapporter ce décret pour éviter une rupture. Ne conservez pas l'arrière-pensée d'avoir pris les armes pour si peu. Cette prétention, minime en apparence, n'est au fond qu'un moyen de vous sonder et de reconnaître vos dispositions. Si vous cédez aujourd'hui, demain vous recevrez quelque injonction plus forte ; car ils attribueront votre condescendance à la peur ; tandis qu'en tenant ferme, vous leur ferez clairement entendre qu'ils doivent traiter avec vous d'égal à égal.

CXLI. « Cela étant, disposez-vous ou bien à obtempérer avant d'avoir souffert aucun dommage, ou bien — si vous prenez le bon parti, celui de la guerre — à ne fléchir sous aucun prétexte, afin de ne pas éprouver des craintes continuelles au sujet de vos possessions, car c'est toujours se laisser asservir que de subir une prétention exorbitante ou légère, imposée avant jugement par des égaux.

« Quant à ce qui concerne cette guerre et les ressources des deux partis, apprenez, par le détail que je vais vous faire, que nous n'aurons pas l'infériorité. Les Péloponésiens cultivent eux-mêmes leurs terres ; ils ne possèdent ni richesses privées ni richesses publiques ; ils n'ont pas l'expérience des guerres longues et transmarines, parce que leurs luttes entre eux sont de courte durée à raison de leur pauvreté. De tels peuples ne peuvent ni équiper des flottes, ni expédier fréquemment des armées de terre, parce qu'ils se trouvent dans la double obligation de s'éloigner de leurs champs et de vivre de leurs récoltes, sans compter que la mer leur sera fermée. Or ce sont les trésors amassés qui soutiennent la guerre, bien plus que les contributions forcées. Les hommes qui travaillent de leurs mains sont plus disposés à payer de leur personne que de leurs deniers ; car ils ont au moins l'espérance d'échapper aux périls, tandis qu'ils ne sont pas sûrs de ne pas voir leurs

ressources prématurément épuisées, surtout si la guerre, comme il est probable, se prolonge au delà de leurs prévisions.

« Dans un seul combat, les Péloponésiens et leurs alliés sont en état de faire tête au reste de la Grèce; mais ils ne sauraient soutenir la guerre contre une puissance qui la fait autrement qu'eux. L'absence d'un conseil unique les empêche de rien exécuter avec célérité. Égaux par le droit de suffrage, mais différents d'origine, ils poursuivent chacun leur avantage particulier. Il en résulte que rien ne s'achève; car les uns veulent avant tout satisfaire leur vengeance, les autres nuire le moins possible à leurs propriétés. Assemblés avec lenteur, ils donnent peu de temps aux affaires générales et beaucoup aux intérêts locaux; chacun se figure que sa propre négligence est sans inconvénient, qu'un autre avisera à sa place; et comme ils font tous le même calcul, il s'ensuit que, sans qu'on s'en doute, l'utilité commune est sacrifiée.

CXLII. « Mais rien ne les arrêtera plus que le manque d'argent et le temps qu'ils perdront à s'en procurer; or, à la guerre, les occasions n'attendent pas. Les fortifications dont ils nous menacent sont aussi peu redoutables que leur marine. Il est difficile, même en temps de paix, à une ville puissante, de construire de semblables fortifications; à plus forte raison en pays ennemi et quand nous leur opposerons la même tactique. S'ils bâtissent un fort, ils pourront bien, par des incursions, ravager une partie de nos terres, et provoquer des désertions [1]; mais ils ne nous empêcheront pas de cingler contre leur territoire pour y élever des forts à notre tour, et de diriger contre eux cette marine qui fait notre force. L'habitude de la mer nous assure plus d'habileté sur terre que leur expérience continentale ne leur en donne pour la navigation.

« Quant à la science navale, il ne leur sera pas facile de l'acquérir. Vous-mêmes, qui vous y êtes appliqués depuis les guerres médiques, vous ne l'avez pas encore portée à sa perfection; comment donc des peuples agricoles et nullement maritimes, qui d'ailleurs, toujours maintenus en respect par nos escadres, n'auront pas la liberté de s'exercer, obtiendraient-ils quelque résultat? S'ils n'avaient affaire qu'à de faibles croisières, peut-être, le nombre enhardissant leur ignorance, se hasarderaient-ils à livrer bataille; mais, bloqués par des forces supérieures, ils resteront en repos; dès lors le défaut d'exercice augmentera leur maladresse, et conséquemment leur timidité. Or la marine est un art tout comme un autre : elle ne

souffre pas qu'on la cultive accidentellement et comme un accessoire; c'est elle au contraire qui ne comporte aucun accessoire.

CXLIII. « Supposons qu'ils mettent la main sur les trésors de Delphes et d'Olympie, et qu'à l'aide d'une forte solde ils cherchent à débaucher nos matelots étrangers : si, nous embarquant nous et nos *métèques*[1], nous n'étions pas capables de leur tenir tête, nous serions bien malheureux. C'est là un avantage qu'on ne saurait nous ravir; et puis — ce qui est capital — nous avons des pilotes citoyens, des équipages plus nombreux et meilleurs que n'en possède tout le reste de la Grèce; sans compter qu'au moment du péril aucun étranger ne voudra, pour quelques jours de haute paye, se joindre à eux, avec moins d'espérance et au risque de se voir exilé de son pays[2].

« Telle me paraît être, ou à peu près, la situation des Péloponésiens; la nôtre, loin de donner prise aux mêmes critiques, se trouve infiniment préférable. S'ils attaquent notre pays par terre, nous ferons voile contre le leur, et le ravage de l'Attique entière sera plus que compensé par celui d'une partie du Péloponèse. Ils n'auront pas la ressource d'occuper un autre territoire sans combat, tandis que nous, nous possédons beaucoup de terres, soit dans les îles soit sur le continent; car c'est une grande force que l'empire de la mer. Je vous le demande, si nous étions insulaires, quel peuple serait plus inexpugnable que nous? Eh bien! il faut nous rapprocher le plus possible de cette hypothèse, en abandonnant nos campagnes et nos habitations, pour nous borner à la défense de la mer et de notre ville, sans que la perte du reste nous inspire assez de colère pour nous faire livrer bataille aux forces supérieures des Péloponésiens. Vainqueurs, nous ne les empêcherions pas de revenir en aussi grand nombre; vaincus, nous perdrions du même coup ce qui constitue notre force, je veux dire nos alliés, qui ne se tiendraient pas en repos du moment où ils nous verraient hors d'état de marcher contre eux. Ce qu'il faut déplorer, ce n'est pas la perte des maisons ni des terres, mais celle des hommes; car ce ne sont pas ces choses-là qui acquièrent les hommes, mais les hommes qui les acquièrent. Si je me flattais de vous persuader, je vous dirais : sortez et ravagez vous-mêmes vos campagnes, montrez aux Péloponésiens que ce n'est pas pour de tels objets que vous vous humilierez devant eux.

CXLIV. « J'ai encore d'autres motifs d'espérer la victoire, pourvu que vous renonciez à étendre votre domination durant la guerre, et que vous ne vous jetiez pas de gaieté de cœur dans un surcroît de dangers. J'appréhende bien plus nos propres fautes que les plans de nos adversaires. Mais je traiterai ce sujet dans un autre discours, quand les opérations auront commencé (*a*) ; pour le moment, renvoyons ces ambassadeurs en leur répondant que nous permettrons aux Mégariens d'user de notre marché et de nos ports, quand les Lacédémoniens cesseront d'expulser de chez eux nous et nos alliés[1] — l'un n'est pas plus contraire au traité que l'autre ; — que nous laisserons l'indépendance aux villes, si elles en jouissaient lors de la conclusion de la paix, et si les Lacédémoniens permettent aux cités de leur ressort de se gouverner, non pas selon les intérêts de Lacédémone, mais chacune comme elle l'entend ; que nous sommes prêts à accepter l'arbitrage selon la teneur du traité ; qu'enfin nous ne commencerons pas la guerre, mais que si l'on nous attaque, nous nous défendrons. Voilà une réponse à la fois juste et digne de notre ville.

« Au surplus, dites-vous bien que la guerre est inévitable ; que, si nous l'acceptons résolûment, nos adversaires pèseront moins sur nous ; d'ailleurs, pour les États comme pour les particuliers, ce sont les plus grands périls qui procurent le plus de gloire. C'est ainsi que, dans leur lutte contre les Mèdes, nos pères, qui étaient loin de nous égaler en ressources et qui sacrifièrent le peu qu'ils possédaient, trouvèrent dans leur bon sens plus que dans leur fortune, et dans leur audace plus que dans leur force, les moyens de repousser le Barbare et d'élever Athènes au rang qu'elle occupe aujourd'hui.

« Ne dégénérons pas de leur vertu ; défendons-nous à outrance contre nos ennemis, et faisons en sorte de ne pas transmettre cette puissance amoindrie à nos descendants. »

CXLV. Ainsi parla Périclès. Les Athéniens, convaincus que son avis était le meilleur, votèrent ce qu'il proposait et firent aux Lacédémoniens la réponse qu'il avait dictée. Ils déclarèrent qu'ils n'obéiraient point à des ordres, mais qu'ils étaient prêts, conformément au traité, à régler leurs contestations par les voies légales et sur un pied d'égalité. Les députés se retirèrent, et dès lors on n'en renvoya plus.

Tels furent, des deux côtés, les griefs et les différends qui

(*a*) Voy. livre II, chap. XIII.

précédèrent la guerre, à dater des affaires d'Épidamne et de Corcyre. Cependant les relations internationales n'étaient pas interrompues; on communiquait d'un pays à l'autre sans ministère de héraut, mais non pas sans défiance; car il y avait dans ce qui se passait un prétexte de guerre et une atteinte portée aux traités.

LIVRE II.

Première année de la guerre. Entreprise des Thébains contre Platée, ch. I-VI. — Préparatifs et alliés des deux partis, ch. VII-IX. — Les Péloponésiens se rassemblent à l'Isthme, ch. X. — Harangue d'Archidamos, ch. XI. — Inutile envoi d'un parlementaire à Athènes, ch. XII. — Périclès expose aux Athéniens son plan de guerre, ch. XIII. — Retraite des campagnards dans la ville; digression sur l'ancien état de l'Attique, ch. XIV-XVII. — Première invasion des Péloponésiens en Attique; envoi d'une flotte athénienne autour du Péloponèse, ch. XVIII-XXV. — Expédition navale des Athéniens contre la Locride, ch. XXVI. — Expulsion des Éginètes, ch. XXVII. — Éclipse de soleil, ch. XXVIII. — Alliance des Athéniens avec Sitalcès, roi des Odryses, ch. XXIX. — Les Athéniens prennent Sollion, Astacos et Céphallénie, envahissent la Mégaride et fortifient l'île d'Atalante, ch. XXX-XXXII. — Dans l'hiver, expédition des Corinthiens contre Astacos, ch. XXXIII. — Sépulture des Athéniens morts dans les combats de l'été, ch. XXXIV. — Oraison funèbre prononcée par Périclès, ch. XXXV-XLVI. — *Deuxième année de la guerre.* Seconde invasion des Péloponésiens en Attique. Peste d'Athènes, ch. XLVII-LVII. — Renforts envoyés à l'armée athénienne assiégeant Potidée, ch. LVIII. — Irritation des Athéniens contre Périclès, ch. LIX. — Discours de Périclès, ch. LX-LXIV. — Mort de Périclès et jugement porté sur son administration, ch. LXV. — Expédition navale des Péloponésiens contre Zacynthe, ch. LXVI. — Arrestation de députés lacédémoniens envoyés au roi de Perse. ch. LXVII. — Expédition des Ambraciotes contre Argos Amphilochicon, ch. LXVIII. — Dans l'hiver, opérations maritimes des Athéniens contre le Péloponèse, la Carie et la Lycie, ch. LXIX. — Prise de Potidée, ch. LXX. — *Troisième année de la guerre.* Siége de Platée par les Péloponésiens, ch. LXXI-LXXVIII. — Défaite des Athéniens à Spartolos, ch. LXXIX. — Défaite des Péloponésiens à Stratos, ch. LXXX-LXXXII. — Batailles navales dans le golfe de Corinthe; harangues de Brasidas et de Phormion, ch. LXXXIII-XCII. — Tentative des Péloponésiens sur le Pirée, ch. XCIII-XCIV. — Expédition de Sitalcès en Macédoine; digression sur le royaume des Odryses, ch. XCV-CI. — Expédition de Phormion en Acarnanie, ch. CII-CIII.

I. Ici commence la guerre entre les Athéniens et les Péloponésiens, soutenus par leurs alliés respectifs. Pendant sa

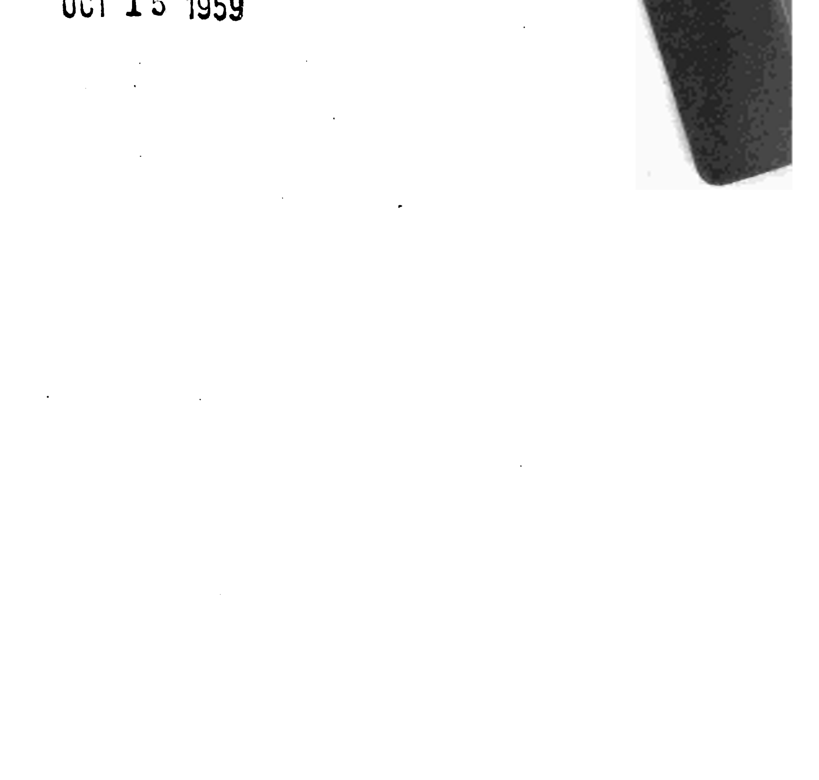
LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.


OCT 15 1959